U d'/of OTTAWA
39003002542743

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/testamentpotiq00dela

TESTAMENT POÉTIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les Contes d'à présent, un volume de récits en vers, avec une lettre de Coquelin aîné sur la poésie dite en public et l'art de la dire. 4e édition.

La Vie chimérique, poésies.

Les Nuits et les Réveils, poésies. (1870; *chez Lemerre.*)

Garin, drame en cinq actes, en vers, représenté à la Comédie-Française.

Les Rois en Exil, drame tiré du roman de A. Daudet. (*Dentu.*)

L'Éloge d'Alexandre Dumas, pièce en un acte, en vers. (*Lemerre.*)

Le Fils de Corneille, pièce en un acte, en vers.

Le Centenaire de Figaro, à-propos en un acte, en vers.

Apothéose de Victor Hugo, pièce en un acte, en vers.

Louchon, roman.

Pour paraître prochainement :

Chansons épiques (Gestes de Guillaume).

Mandine, nouvelle villageoise.

Hélène, drame villageois.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. Paul Ollendorff, éditeur, rue de Richelieu, 28 *bis*, Paris.

PAUL DELAIR

TESTAMENT POÉTIQUE

POÉSIES POSTHUMES

PRÉCÉDÉES D'UNE ÉTUDE

PAR

M. SULLY PRUDHOMME

de l'Académie française

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1895

Tous droits réservés

BIBLIOTHECA

PQ
2217
.D7T4
1895

PRÉFACE

Paul Delair est mort le 19 janvier 1894, dans sa cinquante-deuxième année, d'une phtisie accélérée par les épreuves de sa carrière littéraire.

Poète et prosateur, il a laissé une œuvre considérable : des poésies lyriques, des pièces de théâtre en vers et en prose, des contes en vers, des romans. Il s'est essayé, sans se contraindre, dans presque tous les genres et il y a réussi. Un écrivain avide de popularité, plus homme d'affaires sans doute, aurait su donner à ses travaux plus de retentissement. Sans l'éclatant succès de la *Mégère apprivoisée*, très heureuse adaptation de la comédie de Shakespeare à la scène française, peut-être plus d'un esprit, même cultivé, n'eût été que fort insuffisamment informé de sa valeur. Cette valeur est pourtant de premier

ordre, de sorte que, même en faisant la part de sa modestie, de sa fière timidité, peu favorables à l'exploitation de son talent, on se demande pourquoi il n'a pas obtenu de son vivant toute la réputation qu'il méritait. Il y a là un problème littéraire et social qui sollicite l'examen. Son œuvre si riche, si belle, si peu récompensée pourtant m'a permis d'étudier de près et de reconnaître à des signes certains ce que c'est qu'un vrai poète, et m'a fait en même temps réfléchir sur les conditions requises pour que notre art porte tous ses fruits.

J'esquisserai d'abord à grands traits sa vie. Je le ferai surtout d'après les renseignements qu'a bien voulu me fournir sa famille, car nous nous sommes, Delair et moi, plutôt rencontrés que fréquentés. Je n'en apporte que plus de zèle et de piété à présenter ses poésies posthumes au public; il me semble que je paie une dette de mon cœur à sa mémoire, comme si j'avais à me reprocher d'avoir négligé de le mieux connaître. Hélas! la sympathie, qui est le fond, la semence naturelle des amitiés, laisse trop souvent stériles à Paris ses terrains de culture; l'agitation y est trop vive et sépare avec la même facilité, le

même imprévu qu'elle rapproche. Cette rapide biographie ne sera pas inutile pour mettre en lumière les diverses influences du sang, du sol, des premiers exemples et des premières lectures et aussi des combats pour la vie sur la vocation d'un écrivain d'élite, d'un poète que Théodore de Banville, qui s'y connaissait, dans un épanchement familier, n'a pas craint d'appeler grand.

Paul Delair naquit à Montereau en 1842. Son grand-père était paysan et ses trois oncles l'étaient aussi. Seul son père, le plus jeune de la famille, avait quitté la campagne pour la ville. L'origine agreste de notre poète est importante à signaler, car elle a marqué pour toujours son caractère et se révèle par la saveur de ses vers. On ne pouvait l'arracher à la contemplation d'un tableau de Millet, et la vue d'un horizon de plaines le faisait tressaillir. L'amour de la terre était chez lui étrangement passionné ; c'était la base héréditaire de son tempérament d'artiste.

Son père, qui voyageait pour le commerce, avait son foyer à Paris et l'y emmena dès l'âge de sept ans ; mais l'enfant ne perdit pas tout contact avec les champs, car il allait, chaque année, passer les vacances à Quincy-sous-Sénart dans

la ferme de ses oncles. Il en rapportait des impressions naïves, le souvenir de certains vieux livres égarés et dépareillés dans la salle basse de la maison, entre autres le premier tome de la *Nouvelle Héloïse* orné de dessins de Moreau le Jeune. Mais c'est chez le père d'un de ses camarades, à Montmartre, qu'il rencontra pour la première fois une vraie bibliothèque. Il y lut Gessner, Florian, Destouches, Régnard, Molière, le *Voyage du jeune Anacharsis* et surtout Gil Blas.

L'aube de l'amour en son cœur date de cette dernière lecture. Il la faisait le soir à sa famille, en compagnie d'une fillette de son âge (il avait alors treize ans) dont la grâce l'émut tendrement et dont la mort précoce l'impressionna beaucoup. Deux de ses poésies consacrent ces lointains souvenirs.

De treize à dix-sept ans son adolescence fut toute à la curiosité, à l'étude et au rêve. Ce qu'il dévora d'ouvrages d'imagination et d'histoire est inouï. Il conçut dès ce temps-là une sorte de métempsycose dont il se croyait très sérieusement le vivant témoignage et dont nous parlerons plus loin. Il méditait un grand poème sur Jeanne d'Arc et commençait déjà *Perceval le*

Gallois ; il était épris de ces légendes bretonnes, où puisa Wagner. Il étudiait concurremment les sciences, car son père, peu aisé, le destinait à une carrière plus sûre que celle des lettres. De là un partage et un conflit de travaux très fatigants : il fit une grave maladie. Quand il s'en releva, les affaires de la famille avaient mal tourné ; elle était devenue trop pauvre pour qu'il pût continuer ses études. Il sortit du collège Chaptal où il les avait entreprises et entra dans le commerce ; mais il avait toujours quelque chef-d'œuvre dans sa poche et, entre deux visites de clients, il relisait l'*Orestie*.

Après un court séjour dans un magasin de porcelaines et de cristaux, il tint la caisse pendant dix-huit ans de 1862 à 1880 aux cristalleries de Saint-Louis, rue de Paradis.

Il ne souffrit pas autant qu'on serait tenté de le croire de ses nouvelles occupations. Par volonté il s'y adapta vite et, grâce au fond gaulois de son caractère, il se plut bientôt dans ce milieu populaire. Les humbles l'ont toujours attiré ; quand il n'était pas souffrant, il partageait leur gaîté saine. Il était par nature très bon vivant ; le sort devait l'assombrir.

Après une insomnie d'une nuit, il apprit que, cette nuit-là même, son père était mort à trois cents lieues. Depuis lors, il ne cessa d'être hanté par l'idée de la mort; son œuvre lyrique en porte partout l'empreinte. Une autre affection pouvait seule combler le vide de son âme aimante; cette affection vint, jusqu'à son dernier jour, la remplir tout entière; il se maria.

Sous l'inspiration de son jeune bonheur, il composa son premier volume de vers *Les Nuits et les Réveils*. Présenté à Théophile Gautier, il eut la joie sans égale de l'entendre lui souhaiter la bienvenue en lui récitant un des sonnets du recueil.

La mort de Gautier, celle d'Alexandre Dumas surtout l'affectèrent profondément. La prodigieuse imagination de Dumas avait, dès son enfance, éveillé dans la sienne, si vive et si riche, d'inoubliables échos. Il improvisa, d'enthousiasme, l'éloge du maître en un acte qui lui valut un véritable triomphe aux matinées de Ballande et fut, quelques jours après, sans lecture préalable, joué au Théâtre-Français. Ce début fut un coup de maître où se révélèrent ce goût et cet art de la composition qui marquèrent tout son théâtre.

Il se mit au travail avec confiance et commença *Garin*. Il se proposait, pour chaque grande époque de notre histoire, d'en présenter un vivant tableau, d'en donner une illustration dramatique.

Dans le drame de *Garin*, par exemple, la féodalité s'affaissait sous la double attaque des bourgeois et du roi de France.

Il avait sur le style propre à la scène des idées très arrêtées. Ce style, selon lui, devait emprunter son accent et ses couleurs à l'époque représentée. C'est ainsi que ce drame est semé de formules du moyen âge, que la comédie de la *Mégère* est farcie de l'esprit et montée au ton du seizième siècle, et que, avant d'écrire *La Leçon*, il relut plusieurs fois les *Tragiques* de d'Aubigné. Pour mettre cette théorie en pratique, il s'imposa la tâche d'étudier, le crayon à la main, tous nos grands écrivains : des chansons de geste à Hugo, tout fut lu, compulsé, annoté.

Il possédait remarquablement le vieux français ; mais il jugea sans doute ce bagage insuffisant, et avec une égale passion il étudia de la même sorte, dans le texte original, Calderon,

Lope de Véga, Gœthe, et surtout les Anglais, Massinger et Forb, Beaumont et Fletcher, Ben Jonson et Shakespeare, à son avis le premier des poètes et des dramaturges de tous les temps. Il l'admirait dans ses œuvres les moins connues et les plus contestées et son œuvre ne le quitta pas même à son lit de mort.

Ces travaux n'occupaient pas toute son activité intellectuelle ; il en vouait une grande part à suivre le grand mouvement philosophique de son temps. Spencer, Taine, Renan ne publiaient rien qu'il ne le lût. C'est alors qu'il conçut l'idée d'ùn volume de vers exclusivement philosophique et commença la composition des *Étapes*, restée inachevée. Magnifique labeur où il s'absorbait entièrement, au point de renoncer à toute distraction, même à la préférée, à celle du théâtre, et de négliger les plus utiles relations sociales.

Tandis que sa pièce *Garin*, reçue à la Comédie-Française, y attendait sept ans le jour de la représentation, Delair sans se décourager écrivit *Brunehild*, trois actes en vers, inspirés des récits d'Augustin Thierry ; le *Rossignol*, poème dramatique en trois actes sur la Bretagne ancienne ; *Rabelais*, grand drame en vers sur la Renaissance ;

la *Leçon*, un acte sur les guerres de Religion ; *Crête-Rouge*, un acte sur la guerre de l'indépendance des États-Unis ; *Blanchefleur* et *Le Cousin Bertrand*, comédies en vers d'après Shakespeare et d'après les romans bretons ; enfin le scénario de deux grands drames, *Dupleix* et *Saint-Jean de Losne*.

La représentation de ces œuvres pleines de souffle, de verdeur et de force, âpres aussi, était subordonnée à celle de *Garin*, toujours, hélas ! retardée.

C'est alors que Delair fit la connaissance de Coquelin aîné. Leurs relations, d'abord accidentelles, devinrent des liens de profonde amitié. Coquelin personnifiait pour lui le génie du théâtre, ce qui l'attirait le plus au monde, et de son côté le grand comédien rencontrait dans le poète une docilité toute simple, une douceur, qui, sans doute, le déconcertaient délicieusement et à coup sûr l'émerveillaient. Il lui fut bientôt très utile.

Le drame historique n'avait pas toutes les prédilections de Delair ; il s'était fait du drame moderne un idéal très déterminé. Pendant toute sa jeunesse, à la campagne ou à Paris, il avait

vécu la vie du peuple. Il demeurait hanté par l'écho de toutes les souffrances et tourmenté par une foule de sujets de drame intime et domestique. Mais il fallait en faire des pièces et le temps lui manquait. — « Faites-en des récits, » lui dit Coquelin ; et c'est ainsi qu'il écrivit les *Contes d'à présent*. Au fur et à mesure qu'ils étaient composés, l'artiste les disait avec beaucoup de succès à la salle des Capucines. J'aurai à signaler la versification particulière de ces simples récits.

Après sept ans d'attente, le 8 juillet 1880, *Garin* fut enfin représenté ! La pièce, diversement accueillie, très louée par certains critiques, par Vitu entre autres qui, neuf ans plus tard, la rappelait dans un de ses feuilletons, ne put franchir tout un été torride. Malgré de rassurantes consolations de Victor Hugo, Delair se découragea.

La cause du drame national, du drame historique ne devait-elle pas lui sembler perdue ? En 1880, en plein triomphe du naturalisme, à quoi bon s'y entêter ? Il ne renonça pas, certes, au travail, mais, à tort peut-être, il abandonna ses premiers projets. Il écrivit alors *Lazarine*, pièce

qui n'a pas encore été jouée, puis l'*Aîné* et les *Rois en exil*.

Il avait trouvé dans le roman d'Alphonse Daudet de quoi fournir à son tempérament dramatique ; il écrivit cinq actes. Coquelin les lut à Daudet ; ils lui plurent et Delair entra en relations directes avec l'illustre écrivain. La collaboration, difficile à tout esprit libre, suscita au dramaturge, de la part du maître et de son entourage littéraire, des critiques renouvelées, qui le contraignirent à des remaniements nombreux. La pièce fut refaite trois fois ; il y travailla deux ans et demi. Travail écrasant dont le fruit fut amer : la pièce, jouée enfin, fut taxée de tendances politiques. Le pauvre Delair, qui n'était qu'un bénédictin de lettres, fut traité comme un pamphlétaire. Mêlé par méprise à une absurde bagarre il fut accablé de sifflets et d'injures. Il se retrouva donc diminué en face de ses chers drames ; pour les tirer de l'ombre, il n'avait plus l'autorité nécessaire ni l'énergie, la santé usée, atteinte même gravement par un germe de phtisie lente qu'il ne découvrit que plus tard.

Telle fut l'aventure des *Rois ;* c'était l'irréparable.

Pourtant l'*Aîné*, pièce touchante qu'il avait écrite en deux mois, pour faire halte entre deux bouleversements des *Rois*, fut, quinze jours après, très favorablement accueillie à Bruxelles. Ce fut un succès considérable. Il remit sur le chantier la pièce de *Rabelais*, la refondit, et la présenta au Théâtre-Français. Elle ne fut reçue qu'à correction.

Que faire ? Il fallait vivre. C'était pour lui une douleur atroce que d'entraîner fatalement les siens dans sa défaite. Au moins devait-il soutenir sa famille qui lui demeurait fidèle et qui sauvait du désastre la gaîté du foyer. Il composa un roman, *Louchon*, d'une observation sûre, réaliste au meilleur sens du mot, car ses oncles et, sous le nom de René, sa propre personne lui avaient fourni ses modèles. Ce regard en arrière le reposa. Puis les tiraillements recommencèrent. Coquelin vint à lui généreusement. Il lui fit écrire quelques pièces pour des tournées, un à-propos plein de verve sur le centenaire de Figaro, et, quand mourut Victor Hugo, il sut lui faire jaillir du cœur l'*Apothéose*, cinq cents vers improvisés en quatre jours, qui valurent au poète une ovation, hélas! vite oubliée.

Il se croyait perdu. Il se dépensait en travaux sans suite. Pourtant la composition d'un *Faust* en deux mille vers, de valeur un peu inégale, mais dont un grand nombre sont de premier ordre, poème tiré des deux *Faust* et des *Paralipomènes* de Gœthe, lui rendit confiance en lui-même. L'année d'études fortes et sérieuses consacrée à ce poème n'avait pas été perdue pour son talent.

Il produisit alors deux romans : une nouvelle villageoise, *Mandine*, dans la manière de George Sand, qui parut dans le *Temps*, et le *Petit César*, publié dans la *République française*, où il mettait en opposition le démocrate autoritaire de la génération présente et le républicain sentimental de 1848, dont il emprunta le type au souvenir de son père.

Cependant son nom, sans être ignoré, ne retentissait pas comme il le méritait. Le superbe élan de cette âme généreuse serait-il donc perdu ? Les efforts désespérés d'amis dévoués le secondaient en vain. L'excellent Coquelin semblait s'y briser bec et ongles. Delair vieillissait et, sans qu'il pût en trouver la cause, chaque matin se sentait plus affaibli.

Il perdit un enfant, puis sa mère ; d'autres

chagrins domestiques l'assaillirent. Pour comble, la maladie insidieuse et implacable qui le minait sourdement depuis quelques années, la phtisie, l'abattit. Il n'en devait mourir que six ans plus tard. Cette première crise, qui annonçait le début de la seconde période, dura trois mois. Pendant le premier il lut Dumas père, dont l'œuvre alerte et saine est peut-être la plus propre à conjurer les pensées funèbres. Puis, croyant sentir approcher la mort, comme s'il voulait la braver ou s'étourdir, il écrivit, pendant les deux autres mois, une farce, et quelle farce ! la *Mégère apprivoisée !*

Il se releva ; mais il savait ses jours comptés, et revint hâtivement à ses anciens projets. S'il ne pouvait espérer de reconstituer la chevalerie en drames, au moins essaierait-il de la mettre en récits ; il commença les *Chansons Épiques*. Avec quelle joie intense il se replongea dans ces vieux poèmes ! Comme il les relut pieusement ces Gestes où son patriotisme enthousiaste s'enivrait du génie de la France ancienne, de son héroïsme naïvement célébré.

Avec ce détachement des choses terrestres qui souvent accompagne la dissolution des forces

physiques sa pensée et sa morale s'élevaient chaque jour davantage. Il insistait sur cette noble maxime que la première condition du bonheur est de tout pardonner et d'aimer de toutes les forces de son âme, le dernier mot de la lutte étant : absolution. « Les quelques personnes, me disait son fils, qui ont assisté de près à ses dernières années, garderont le beau souvenir de cette souveraine bonté. Quant à nous, il nous imposa lentement ses vues et ses convictions ; il fit de notre esprit l'esclave du sien par l'irrésistible puissance de sa douceur. » Admirable sérénité, suprême ascendant qu'assure à un grand cœur la stoïque attente de la mort !

Dans ces dispositions morales il rêvait de consacrer ce qui lui restait de veilles à une grande œuvre où il eût fait entrer le plus d'humanité possible. Il disait de *Garin* : « Ce n'est pas humain », et ce reproche, il l'étendait à toutes ses œuvres de la période d'assaut (de 1872 à 1880). Il hésitait dans son choix entre plusieurs sujets nouveaux ; mais l'Administration des Beaux-Arts, où il était entré depuis 1880, exigeait de lui à cette époque, en 1889, un fort surcroît de travail.

Sur ces entrefaites, M^lle^ Brandès lui proposa la représentation d'*Hélène*, pièce déjà ancienne, lue devant elle quelques années auparavant. Delair reprit son manuscrit et le modifia selon les tendances nouvelles de son esprit, versant dans l'âme de M. Moreau, le maître d'école (image de celui de Quincy-sous-Senart) un peu de cet amour dont la sienne était toute pleine. Si la pièce, en son ensemble, fut méconnue, sauf de Jules Lemaître et de quelques autres critiques, du moins le caractère de M. Moreau fut-il apprécié de tous : l'essentiel de l'œuvre avait porté.

Les répétitions de la *Mégère* commencèrent le jour même de la dernière représentation d'*Hélène*. Ce fut un succès inattendu, immense. Il s'y mêla même une nuance d'attendrissement lorsque, d'une voix émue, Coquelin vint proclamer au public le nom de l'auteur qu'il avait réussi à lui imposer. « Cela vient vingt ans trop tard, » dit Delair à son fils.

Il reprit néanmoins courage. La maladie lui accordait une trêve. Il ouvrit le tiroir des vieux drames ; il en exhuma un acte en vers, *La Leçon*, simple épisode des guerres de religion, et réso-

lut de ne l'abandonner qu'après en avoir fait une œuvre qui le satisfît pleinement. Les vers en sont tout à fait remarquables. Il la refondit dans le même esprit qu'il avait apporté au remaniement d'*Hélène*. Mais ce travail passionné sur une œuvre dont l'amour conjugal et l'héroïsme étaient le ressort lui coûta une dépense fatale d'émotion. Il le savait, mais il préférait mourir la plume à la main. La pièce fut portée à la Comédie-Française ; elle n'y fut reçue qu'à correction. Simple malentendu sans doute, mais qui hâta sa fin.

Le désespoir le gagna. Il fit le serment, qu'il devait encore oublier, d'abandonner le théâtre, revint à la poésie pure et publia la *Vie chimérique* (1892), sorte d'autobiographie morale composée de vers qu'ont inspirés toutes les époques de sa vie. On y retrouve les rêves de l'enfance, l'amour de la terre, l'idée fixe de la mort, la fantaisie à outrance, cette illusion d'une vie antérieure qui avait déjà défrayé le recueil des *Songes,* tout, jusqu'au doute absolu qui ne reconnaît que le néant, mais aussi cet appel suprême au devoir qui clôt le volume comme un réveil de la conscience après une agonie.

Le prologue que le poète m'a fait l'honneur de me dédier a excité l'admiration : c'est que la pensée en est haute et l'allure superbe.

Il renoua son intime entretien interrompu avec son vieux maître Shakespeare et de cette mutuelle pénétration sortirent six tableaux d'un comique énorme sur Falstaff. Il lui fallait décidément la menace de la mort pour lui rendre le rire. Cette œuvre lui coûta deux mois de travail (mars et avril 1893). Très fier de son regain d'énergie il arrêta le sujet d'un drame qui obsédait son cerveau, et commença le *Miracle de l'Impératrice*. Il écrivit d'un trait le scénario et le premier acte.

Tout à coup il fit une grave rechute, rendue irrémédiable par le chagrin de la mort de son frère. Il parut, cette fois, terrassé. Il n'était plus qu'une ruine soutenue par la volonté. Il ramassait ses forces et, comme il sentait qu'il ne pourrait achever le *Miracle*, il acheva du moins les *Chansons épiques*, et composa quatre cents vers sur « le *Charroi de Nismes* », la colère de Guillaume (septembre).

C'est alors qu'il dut s'arrêter. Ne pouvant plus écrire, il voulut lire encore quelque temps.

Il retourna aux compagnons de sa jeunesse, aux ouvrages de Taine, de Renan, puis aux classiques grecs, à Sophocle. Une violente attaque d'albuminurie précipita sa fin (novembre). Il quitta le fauteuil pour le lit.

Il demanda Shakespeare à son fils, et relut la *Tempête* et, dans le *Conte d'Hiver*, la dernière scène, la plus belle, selon lui, qui soit sortie d'un cerveau humain. Mais il n'eut bientôt plus la force de soutenir le livre trop pesant. Son fils lui apporta un Regnier de petit format. C'est le dernier poète qu'il ait lu.

Convaincu de sa mort imminente il n'eut pas une défaillance. Il semblait qu'il aimât plus que jamais. Nul des siens ne pouvait quitter sa chambre sans qu'il le suivît du regard ou lui envoyât un baiser.

Enfin le 19 janvier 1894, à midi, dans un mouvement qu'il fit pour se lever, il étouffa.

Il mourut avec simplicité, comme s'il n'eût voulu que le moins possible occuper de lui son entourage, modeste dans sa mort comme dans sa vie. C'est au moment précis où son génie dégagé s'affirmait, où, en pleine possession de lui-même, il s'était rendu maître de sa pensée

et de sa forme, que la tombe se ferma sur lui.

De son vivant il fut vaincu. Esclave d'un cœur trop large et trop compatissant, il ne sut pas trancher, dussent-ils en saigner, les liens qui entravèrent l'essor de sa jeunesse. Ceux qui ont pu lire son journal intime, et remuer le fond de l'horrible tristesse, de la misère physique où se débattit sa grande âme d'artiste, ceux-là ne sont guère surpris de sa défaite, mais ils ne désespèrent pas d'en voir un jour éclater la revanche. Son œuvre, sans doute, n'est ni homogène ni achevée, mais la critique en peut sauver d'assez beaux fragments pour que toute gloire ne lui soit pas refusée. Je serais trop heureux si, par une sympathique analyse de ses titres littéraires, j'inspirais au lecteur qui ne les connaîtrait pas tout le désir de les vérifier sur son œuvre dont ce recueil posthume lui aura fait pressentir les qualités rares.

L'œuvre de Paul Delair intéresse en particulier quiconque est soucieux d'éprouver ce qui est proprement matière à versification, de fixer l'étendue et la limite des avantages que peut offrir sur la prose cette merveilleuse discipline

du langage. Il en a usé avec un bonheur souvent égal pour exprimer, outre les choses concrètes, telles que les images et les sentiments définis, les choses abstraites, les idées aux divers degrés d'abstraction, depuis celles qui ont trait à la psychologie et à la morale, jusqu'à celles qui touchent à la philosophie des sciences et côtoient la métaphysique. Mais il ne prétendait pas par là démontrer que le vers pût formuler avec profit, c'est-à-dire en utilisant ses qualités musicales et sans en rien perdre, n'importe quelle pensée, fût-elle indifférente au cœur, une proposition géométrique, par exemple, ou une loi chimique, pour elles-mêmes. Non, certes, chez lui l'émotion seule appelait l'expression et en déterminait les caractères. Jamais l'idée ne lui fût venue d'exprimer en vers, pour le seul plaisir d'y réussir, le théorème du carré de l'hypoténuse ou les propriétés de l'oxygène, par exemple, mais il eût été capable de l'entreprendre incidemment, excité par les prodigieuses applications du premier à la mesure sublime des distances célestes et par le rôle souverain du second dans la production de la chaleur, de la lumière, de la vie, dans la formidable histoire de la terre et du

ciel. Autant donc le genre didactique répugnait à son tempérament, autant il en adaptait avec aisance les procédés à l'expression des vérités de tout ordre fécondes en émotions profondes ou élevées. Jamais je n'ai mieux compris qu'en étudiant les nombreuses pièces de philosophie naturelle ou morale contenues dans le présent recueil, les relations étroites de la pensée avec le cœur, et comment la condition s'impose au poète, pour demeurer dans son domaine propre et incontesté, de toujours faire passer l'une à travers l'autre. Je me suis bien expliqué par là le discrédit définitif du poème didactique, et, par contre, pourquoi les maximes et les aphorismes qui se rencontrent soit dans les tragédies de Corneille, soit dans les fables de La Fontaine, n'ont rien perdu de leur valeur poétique; ils n'y sont pas distraits de la vie même qu'ils régissent et demeurent enracinés au fond sensible du drame ou du récit.

Dans les morceaux philosophiques de Delair, son vers, quoi qu'il exprime, trahit la souffrance. C'est que le poète est seul doué pour sentir avec acuité ce qu'il y a de sombre et d'inquiétant dans la condition que fait à l'âme humaine sa curio-

sité sans bornes, trahie par ses moyens bornés de connaissance. La prudente résignation du savant, du physicien (dans l'acception large du mot) devant ce qui échappe aux sens, à l'expérience et à l'induction, lui est, en effet, refusée.

La seule chose qui, en somme, l'intéresse dans l'univers, c'est précisément ce que les méthodes positives ne sauraient conduire à pénétrer, ce qu'elles interdisent même de considérer. Le métaphysicien de profession jette, il est vrai, la sonde dans les mêmes abîmes que lui, mais il est sauvé du vertige par sa coutumière fréquentation des cimes, de l'effroi par celle des profondeurs, et il l'est aussi du découragement par sa merveilleuse présomption. Ajoutons que, à force d'abstraire, il perd de vue la réalité concrète : il ne voit plus les laideurs, les monstruosités, soit physiques, soit morales, qu'à travers la brume des froids sommets où s'est juchée sa pensée et, par suite, dans son cœur s'émousse le dard de l'indignation. Il domine de trop haut les innombrables douleurs terrestres pour y sympathiser immédiatement.

Chez le poète, au contraire, chez Delair, l'imagination n'abdique jamais; elle suscite à sa pitié

délicate d'inépuisables sujets d'attendrissement ou de révolte. Les subterfuges, les expédients de la raison transcendante dont les métaphysiciens se contentent, faute de mieux, pour expliquer le mal, pour concilier le déterminisme avec le libre arbitre, tout cela lui est étranger et ne fait qu'irriter sa droiture intellectuelle. La lutte est inégale de la raison humaine avec l'inconnu qu'il importe le plus de pénétrer; il s'en tire comme il peut. L'entière sincérité de sa recherche met au martyre ses vœux les plus hauts, ses espérances les plus chères, et ce martyre qui fait la dignité de son inspiration fait aussi la beauté de ses vers. Le philosophe patenté rougirait à bon droit d'un recours à la foi comme d'une trahison envers la méthode même et l'instrument propre de sa connaissance; le poète, lui, cherche moins qu'il n'aspire. Aussi est-il plus enclin à se confier à l'immédiate intuition du seul vrai dont son cœur ait besoin. C'est là ce qui le sauve du désespoir, aussi longtemps que la somme de ses désillusions devant le spectacle universel des combats tragiquement silencieux pour l'existence n'excède pas sa foi en quelque idéal mystérieux, raison d'être et fin de la nature.

Combien cette foi a chez Delair traversé de vicissitudes ! Quel retentissement durent avoir dans sa sensibilité ses alternatives de certitude et de doute sur la véritable condition et la destinée des vivants ! Pour le mesurer, il faut avoir reconnu que ses propres angoisses se compliquaient d'une sympathie universelle. Nous touchons ici au plus intime caractère, à l'essence même de son génie poétique.

Il était né pour le théâtre, c'est-à-dire avec le don de s'identifier sympathiquement à autrui. La profondeur de son âme en faisait le naturel écho de tous les soupirs, de tous les gémissements, de tous les cris de la douleur humaine, comme aussi, mais plus rarement, des rires, des exclamations ou des hymnes de la joie. Son âme, dis-je, répercutait spontanément tous les accents de l'émotion, en même temps qu'elle en réfléchissait toutes les variétés et les nuances. Car c'est bien là le propre de l'aptitude aux compositions dramatiques. Il ne suffit pas du tout de sympathiser avec les sentiments d'autrui pour être doué de tout ce qui fait le créateur de tragédies, de comédies gaies ou sérieuses. Il faut, en outre, que les signes expressifs de ces senti-

ments, le verbe et la mimique, au moins à l'état virtuel, qui les incarnent pour ainsi dire, en accompagnent la suggestion. Chez l'auteur dramatique, la fonction de sympathie ne rompt jamais tous ses liens avec la parole et la physionomie. C'est à cela que son imagination créatrice doit de mettre en action tout ce qu'elle emprunte aux passions d'autrui. Il se fait en pensée l'acteur de ses personnages ; à ce prix seulement il leur communique la vie.

Delair possédait la vision et le dialogue scéniques à un degré qui attestait hautement sa vocation. De plus compétents que moi l'ont reconnu, son ami Coquelin aîné surtout, mieux placé que personne pour en juger. Mais Sarcey, dont l'autorité est si solidement établie en pareille matière, tout en rendant justice à ses qualités littéraires, ne le croyait pas. Nous aurons donc à tâcher d'expliquer cette divergence d'opinion, d'autant plus inquiétante que l'appréciation favorable, d'un si grand poids, n'a été que tardivement ratifiée par un succès éclatant et indiscuté.

— « Le principe dramatique de Delair, me disait Coquelin, est l'action. Nul ne fut plus auteur

dramatique, n'en déplaise à Sarcey. J'accorde que parfois, et ce fut l'écueil du poète, il sacrifia son principe au mouvement qui, au théâtre, n'est pas l'action. Il lui arrive alors d'atteindre surtout l'effet féerique, l'effet de mise en scène, plus que l'effet dramatique. Aussi de presque tous ses drames ferait-on de magnifiques livrets d'opéra. Cette remarque fut faite par M. Perrin pour *Garin;* elle est des plus sensées. Une lettre de Verdi sur la *Mégère apprivoisée* la confirme : « Superbe ! écrit-il. Heureux le compositeur qui fera de la musique sur une pareille pièce ! » —

La remarque de M. Perrin me semble bien précieuse. J'y vois plutôt une reconnaissance tacite qu'une défiance du sens dramatique chez Delair. Car il s'en faut de beaucoup, si je ne me trompe, que, dans un opéra, la mise en scène ait plus d'importance que l'action. Celle-ci, au contraire, doit être le plus forte possible pour fournir à la musique de quoi exercer son mode d'expression qui est tout passionnel ; elle doit être, en outre, si nettement définie que, même dans le cas trop fréquent où beaucoup de paroles échappent à l'auditoire, elle y supplée et suffit à rendre la musique intelligible.

Après avoir analysé avec une rare pénétration toutes les pièces de Delair, Coquelin ajoutait : — « Ses drames sont tous d'une originalité très neuve. Dans ses comédies modernes en prose il y a un mélange de réalisme et de poésie d'un art supérieur et consommé. L'*Aîné* et *Lazarine* contiennent des situations profondément émouvantes. La philosophie de pardon et d'amour, qu'il pratiqua dans sa vie comme un saint, s'y fait jour et y répand un grand charme. Peut-être exagérait-il la logique en poussant impitoyablement jusqu'au bout les conséquences des données de sa pièce, mais la composition n'en était que plus solide, plus étroite. Il faisait admirablement une scène ; il y en a dans lesquelles ne manque pas un mot et où, malgré cela, règnent une concision et une netteté qui parfois rappellent Augier. Son style d'auteur dramatique, en prose, c'est, en effet, le mot de théâtre à l'emporte-pièce, parfois même brutal, et la déduction rigoureuse. En vers, sa langue s'adapte à tout, elle est nerveuse, souvent chargée en couleur, pas toujours claire (surtout au début de sa carrière), mais abondante en vers pleins et significatifs. Elle est imitée de l'ancienne, trop

savante pour être goûtée toujours du grand public. » —

Je ne saurais mieux que l'éminent comédien caractériser les aptitudes de Delair pour le théâtre. Peut-être l'appréciation de son ami nous expliquerait-elle, au moins en partie, les réserves de ce public à l'égard de certaines de ses pièces, d'autant plus estimées des lettrés délicats. Deux tempéraments très distincts, l'un dramatique, l'autre lyrique, se disputaient son talent. Chacun remplissait toutes les conditions de son genre, mais par leur voisinage ils s'influençaient mutuellement. Le premier, dominant, risquait d'y perdre ; le second, au contraire, ne pouvait qu'y gagner. L'art du théâtre, avant tout, requiert le mouvement naturel et la vraisemblance du dialogue, la précision des réparties, leur rapide et juste rencontre d'où jaillissent les éclairs de l'esprit, ou les éclats de la passion. Le poète lyrique, exempt des soucis propres à cet art, apporte au choix des mots et des effets musicaux un soin plus curieux, comme si les proportions de la strophe lui en laissaient le loisir. Aussi ne pouvait-il, chez Delair, qu'affaiblir le dramaturge en l'ennoblissant, tandis que l'ani-

mation essentielle aux vers de théâtre, communiquée à ses vers lyriques, leur confère une puissance et un attrait de plus. Pour moi, j'ai toujours lu sans désemparer les recueils qu'il en a publiés. La poésie en est si vivante ! plus passionnée encore que tendre, sauf dans le chapitre intime du présent volume où ces deux qualités se confondent pour inspirer au poète tout entier le plus touchant hommage à l'amour conjugal. Ce sont des pages délicieuses qui suffiraient à l'honneur d'un foyer.

Sa contemplation n'est jamais passive : son âme, sous l'impression des beautés de la terre et du ciel, tressaille en les admirant; elle s'exalte, soupire ou gémit comme au contact des choses humaines. C'est qu'elle a germé, grandi et commencé d'éclore dans les champs, sous les haleines salubres de la plaine, et que toutes ses aspirations sont nées des premiers appels du vaste azur. Elle conserve de sa communion héréditaire avec le sol par la charrue, avec le libre horizon par la rêverie vagabonde, un souvenir mal endormi, toujours à fleur de réveil, que le moindre lambeau de verdure, de chaume, ou d'infini bleu évoque et fait jaillir en fusées

ardentes ou fondre en pleurs mélancoliques. Devant les spectacles de la nature elle se sent comme ressuscitée ou déracinée.

L'atavisme chez Delair se manifestait, m'assure son fils, par des témoignages beaucoup plus remarquables encore, par des réviviscences mystérieuses. Il avait, par moment, conscience d'avoir préexisté dans ses aïeux, comme si l'âme de sa race ne se fût pas divisée, mais n'eût fait qu'émigrer de corps en corps depuis le plus ancien jusqu'à lui. Sa mémoire, croyait-il, outrepassait la durée de sa vie en ce siècle. Il l'avait héritée avec les souvenirs éteints qui la peuplaient jadis et dont quelques-uns lançaient encore des étincelles dans la nuit des temps. Il se rappelait, par exemple, tout à coup, ce qu'il avait été au moyen âge, et, comme l'éclair fait brusquement dans le ciel couvert une vive déchirure où nettement se découpent de lointains rivages, soudain resplendissait en lui, dans les profondeurs du passé, une apparition où il se reconnaissait au dernier rang d'un défilé de timbaliers sous le balcon d'une jeune fille qui le cherchait des yeux. Il est naturel de penser que son imagination faisait tous les frais de ces pré-

tendues réminiscences qui ont inspiré un grand nombre des poésies contenues dans les deux recueils de vers lyriques *les Nuits et les Réveils* et *la Vie chimérique*. Mais, convaincu de son entière bonne foi, je m'en porte garant et, puisqu'il ne doutait pas que ses visions intérieures d'époques reculées n'eussent une origine ancestrale, je ne doute pas non plus du caractère au moins hallucinatoire de son inspiration poétique dans ces deux recueils. Je laisse au lecteur à décider si elle est évocatoire. Je me borne à une simple remarque : la migration d'une image à travers les siècles de germe en germe ne paraît guère plus difficile à concevoir que la migration de l'aptitude même à conserver des images ; avec ou sans souvenirs, la mémoire se transmet et cette merveille n'est pas beaucoup plus étonnante dans le premier cas que dans le second.

J'ai signalé la concurrence que se font en Delair le poète dramatique et le poète lyrique. Dans un de ses ouvrages : *les Contes d'à présent*, ces deux génies divers s'accordent sans nul sacrifice de part ni d'autre. Ce sont des récits très variés ; toute la gamme des émotions y vibre avec des cordes neuves, tour à tour fines ou puissantes,

depuis les notes graves de la tristesse jusqu'aux notes aiguës de la douleur à travers celles du rire, qui courent du haut en bas de la portée. La versification de ces contes est d'une aisance et d'une vigueur excellemment françaises ; elle est alerte, capricieuse, adroitement brisée, solide toujours. Les rejets y sont fréquents, jamais gauches ni plats. Il me semble si rare qu'un rejet soit autre chose qu'une désertion, une lâche commodité que se donne au détriment du second vers l'artiste embarrassé d'un excès de syllabes dans le premier, je m'en méfie tellement comme d'un pis-aller que je me l'interdis, mais peut-être aussi ne sais-je pas en user. Delair en connaît l'emploi, et son interprète Coquelin n'a jamais senti le naturel ni la verve du débit compromis dans *les Contes d'à présent*, par cette liberté.

Je me contente de mentionner la sûreté d'observation et le talent de prosateur dont fait preuve Delair dans les romans et les nouvelles qu'il a publiés. Il s'est attaché à peindre le milieu social où il a vécu. La poésie n'y trouvait guère de place, mais il savait l'y introduire en y apportant la profonde sympathie de son cœur que

rien ne traversait sans en emprunter la chaleur et la palpitation. Son regard de poète retenait les traits les plus saisissants et les plus expressifs des choses et ne se complaisait pas dans l'analyse de l'ordure ; sa plume altière se refusait à décrire les objets que la nature même semble avoir dédaignés, ceux dont elle a négligé le moule, abandonné la forme au hasard, qu'on peut copier inexactement sans commettre aucune faute de dessin, parce qu'elle ne leur assigne aucune proportion ; elle n'est soucieuse de l'harmonie que dans ses œuvres exquises, dans les fleurs, par exemple, et les jeunes corps.

L'aperçu d'ensemble et l'appréciation générale que je viens de donner des ouvrages si divers de mon très aimé confrère pourraient presque me dispenser de caractériser le présent recueil de ces poésies posthumes. On y reconnaîtra en effet exprimés avec autant d'art et plus de liberté tous les sentiments qui, aux étapes successives de sa carrière, ont animé ses écrits. J'ajoute seulement que la part faite aux émotions les plus intimes, aux tendresses du foyer, y sera nouvelle pour le lecteur. Il n'aura pas trouvé non plus dans les publications antérieures les

inquiétudes de la pensée traduites avec la même précision que dans les pièces philosophiques réunies dans le deuxième livre de ce volume. Malheureusement, celles-ci n'ont pas toutes été amenées au même degré de fini. La plus importante était encore sur le chantier. Nous nous serions fait scrupule, sa famille et moi, de livrer aux sévérités de la critique ces ébauches, que l'auteur se réservait d'achever, si pourtant nous n'avions cru mieux servir sa mémoire en les exposant au jour qu'en les laissant dans l'ombre. Trop de beaux passages s'y rencontrent, qui font honneur à la profondeur de ses méditations émues et à la sévère justesse de ses formules, pour que nous nous soyons résignés à en sacrifier la publication. J'espère même que le poème intitulé l'*Atome*, bien que rugueux encore par endroits, sera jugé de premier ordre par les auxquels esprits il s'adresse.

Les divisions de ce recueil sont peu rigoureuses. Les titres en ont été fournis soit par des analogies plus ou moins prochaines de sentiment et d'accent, soit par des indications écrites de la main de l'auteur. Il était malaisé de conduire à une cohésion parfaite l'assemblage de tous ces

morceaux de dates différentes traitant des sujets disparates. On voudra bien nous pardonner les défauts de l'ordonnance.

L'important pour nous était de sauver les précieuses épaves du navire qui venait de sombrer et dont le fier pavillon, malgré les mauvais temps, n'a jamais dévié de la droite ligne que lui prescrivait la seule étoile fixe, l'étoile du Beau.

Puisse, avec ces épaves, avec les riches cargaisons auparavant menées à bon port, être aussi sauvé le nom du capitaine! Notre tâche aura sa récompense.

SULLY PRUDHOMME.

LIVRE PREMIER

PAYSAGES

INVOCATION

Quand pourrai-je, exempté de soucis renaissants,
Goûter en paix la forme et le charme des choses,
Et comme dans les prés les animaux paissants
Ruminer sans remords la verdure et les roses?

Nature, quand pourrai-je, ainsi qu'un spectateur,
Enivrant mes regards des beautés de l'orage
Qui ne troublerait plus ma sereine hauteur,
Pleurer les naufragés sans être du naufrage?

Assister au destin sans tâcher, par devoir,
D'en tirer pour la foule une image incertaine,
Ne plus faire métier de l'art sacré, n'avoir
A chanter que le chant qui sort d'une âme pleine,

O joie ! Hé ! que me fait la Gloire et ses appels !
Mieux vaut suivre au zénith le nuage qui passe
Tel que de blancs troupeaux ou de blonds archipels
Qui sur l'azur des mers se groupent avec grâce...

Oh ! n'être qu'un poète et rien autre ! Le vent
Qui rend mélodieux le feuillage du tremble
De même agiterait mon cœur sombre et mouvant
Jusqu'à ce que, l'hiver, il nous fît choir ensemble

PREMIÈRES BRISES

Avril tendre et léger, fils de l'Illusion,
Répand sur les prés clairs la grâce et la folie,
Et fait dans les bois frais, dan sante vision,
Rire l'année, encor pâlie.

Tout déborde en parfums, tout se couvre de fleurs ;
Un immense désir de vivre sort de terre ;
On ne voit plus la tombe ; il n'est plus de douleurs,
Même en ton âme, ô solitaire.

Et moi qui redescends la vie, et m'en vais, las,
Des jours vécus en moi portant la lourde somme,
Je me sens dans le cœur sourdre et frémir, hélas !
Des espérances de jeune homme.

CE QUI NE VIEILLIT PAS

Les chères fleurs enfin sont aux amours rendues
Et les neiges au souffle attendrissant fondues,
Poète : Avril encor vient répondre à tes vœux ;
Mais les pâles flocons restés dans tes cheveux
Hélas ! ne fondent pas même lorsque l'aimée
Souffle en riant dessus son haleine embaumée :
Il est donc un printemps qui ne peut revenir !

Poète, toutefois, si tu veux rajeunir,
Lis les Grecs. Rossignols d'Ionie ou d'Athènes,
L'écho n'est pas éteint de leurs chansons lointaines.

Il ne vieillissait pas, l'air qu'ils ont respiré.
La jeunesse éternelle est en ce chant doré,
Et la joie, et Vénus, des flots de pourpre éclose,
Et qui le même jour a fleuri que la rose,
Et la liberté vierge, et, ...,
L'héroïque printemps qui dévora Xerxès.

Il ne vieillissait pas, l'air vibrant sous l'yeuse,
L'air qui partout baignait la forme harmonieuse,
Et ce peuple divin, même dans le tombeau,
Ainsi qu'un fiancé que précède un flambeau,
Ne voyait que sourire et vierges mi-voilées
Et sous les pas légers violettes foulées.
Aux peuples nés ailleurs sur la terre, les dieux
Révélèrent leurs noms, fatals ou radieux ;
Mais c'est eux seuls, parmi les forêts ingénues,
A qui se sont fait voir les Grâces toutes nues.

LA LEÇON DE PAN

Oh ! feuillez-vous, grands bois ! Revêtez-vous de feuilles !
Couvre d'ombrages frais l'antre où tu te recueilles,
O Pan ! Jeune toujours et toujours amoureux,
A toute éclosion mêle ton souffle heureux
Et répands au tapis de tes molles prairies
Les vierges et les fleurs en même temps fleuries !

Comme le bourgeon roux, du lendemain plus sûr,
S'enfle au bout des rameaux déroulés dans l'azur !

Je veux t'aller trouver dans ta retraite douce
D'où, comme l'eau s'épanche et rôde sur la mousse,
Ta claire songerie erre, et ta flûte aussi.
Tu me diras : « Pourquoi cherches-tu ? C'est ici.
Le secret est de vivre et de se laisser faire
Aux sages volontés de la divine sphère.
Ne creuse rien. L'amour est oiseau. Suis l'amour.
Nourris-toi de musique, habille-toi de jour,
Vole, et ne prends souci que de l'odeur des roses
Et savoure à loisir la jeunesse des choses.
Tout est vie et tout est désir. Enivre-toi
De l'éternelle sève ; il n'est pas d'autre foi. »

Ainsi tu parleras, souriant. Je veux être
Ton écolier docile, ô Pan. Si tu veux, maître,
Au fond des bois criblés des flèches du soleil
Me montrer quelque nymphe, ayant un flot vermeil
De cheveux sur l'épaule, aux lèvres la rosée,
Et dans son large œil trouble une flamme irisée,

Je veux derrière moi jeter pour m'alléger
La pesante mémoire, et rire, et ne songer
Qu'aux lits de violette, aux bords où tremble l'aulne,
Et poursuivre la belle avec des pieds de faune.

SOLEILS COUCHANTS D'ÉTÉ

I

La nuée en lambeaux, de tonnerre encor grosse,
Fuyait à l'Orient le long des champs pleins d'eau.
A l'Occident tout noir, tracé comme au cordeau,
Le soleil s'enfonçait lentement dans sa fosse.

Le soir montait, pareil à la mer qui grandit,
Comme s'il se hâtait de recouvrir un crime.
On vit quelques instants surnager sur l'abîme
Le grand manteau royal de l'astre, et tout fut dit.

Mais de l'autre côté du ciel, des taches rouges
Aux flancs de la nuée éclataient ; et dessous,
Dans les champs ravinés luisaient d'horribles trous
Comme on en voit s'ouvrir dans le pavé des bouges.

Si bien que l'on eût dit, sentant le Mal vainqueur.
Qu'avant de se coucher entre les dalles closes
A pleins poings, le soleil, à la face des choses
Avait jeté le sang qui coulait de son cœur.

II

Encore un soleil qui tombe
Dans la fosse où chaque jour
Un soleil de plus succombe
Tout sanglant de fol amour !

Cette âme en feu qui ruisselle
Et ce sang quotidien,
Fuit-il ? s'accumule-t-elle ?
Ou s'il n'en subsiste rien ?

En naît-il un lac énorme
Quelque part sous l'horizon,
Où Dieu caduc se reforme
Jeune et vivant comme Œson ?

Ou toute cette lumière,
Œuvre des jours successifs,
S'évanouit-elle entière
Comme l'écume aux récifs ?

O penseurs aux thèses sûres,
Héros, marcheurs des chemins,
Qui tirez de vos blessures
La lumière des humains,

Par votre grandeur meurtrie
Vous qui leur êtes pareil,
Renseignez-nous, je vous prie,
Sur le sort des vieux soleils !

III

L'orage fuit. La plaine est rase. Le soleil
Roule sur les degrés, rond et sanglant, pareil
Au Mérovingien que le fer vient de tondre ;

Et son front généreux déjà touche le bord.
Les enfants de la Nuit, poussant des cris de mort,
Roulent sur lui les blocs du palais qui s'effondre.

Pour qu'il ne sorte plus du puits qui le cachait,
Ils le veulent sceller sous un triple cachet,
Et l'ombre accourt avec la poix et le bitume.

Mais au-dessus du puits d'où rejaillit le sang,
Dans la douce vapeur en silence naissant,
Une étoile, voici qu'une étoile s'allume !

Et, blanche, elle te rend témoignage, ô Soleil,
Et, présente à la mort, voit déjà le réveil...
Ainsi quand disparaît à l'horizon la France,

Au-dessus des rochers qu'entasse le vainqueur,
Sur la pourpre flottante encore de son cœur,
Mystérieusement tu souris, Espérance !

IV

LA COUPE

Comme dans la salle des fêtes
S'éteint le banquet radieux
Où se pressent, royales têtes,
Cent convives, la pourpre aux yeux,

Les gloires du couchant s'éteignent
Et sur son lit fait de drapeaux,
Front que mille améthystes ceignent,
Le soleil cherche son repos.

La grande sérénité sombre
S'élève de l'horizon noir ;
Un long regret se mêle à l'ombre,
Le croissant brille, et je crois voir,

Tandis qu'à l'Occident s'abîme
Le vieux soleil inconsolé,
Tournoyer dans l'azur sublime
La coupe du roi de Thulé.

V

ILLUSION

Le soleil en suspens au bord de l'horizon
Comme l'hostie ardente au-dessus du ciboire
Luit : c'est l'heure où vers l'astre endormi dans sa gloire
La Terre se recueille en un chaste frisson.

Il descend, dans sa forme élargi, globe sombre ;
La moitié disparaît ; l'autre se courbe encor
Comme l'arc surbaissé d'une fenêtre d'or
Découpée au-dessus des champs que gagne l'ombre...

Comme toute grande âme il tombe encor plus grand.
Pourtant l'œil qui le suit à présent dans l'espace
Constate, stupéfait, comme il tient peu de place,
Et qu'un pan de gazon le cache, indifférent.

O centre et fleur du monde, ô vie, ô flamme, ô rose
Dont les planètes sont les abeilles ! ô Roi !
Père des âmes ! Dieu ! J'admire avec effroi,
O soleil, qu'étant tout, tu sois si peu de chose,

Quand l'homme, mage ou roi, d'un vain souffle enivré,
S'affublant pour grossir de quelque ample costume,
Veut tout couvrir de soi, s'étend et se consume,
Et gonfle sous le dais son rien démesuré !

LÈNE

(FLEUR DES BLÉS)

Tout enfant j'aimais cette fleur
Parce qu'on ne parlait pas d'elle.
Elle est à la moisson fidèle,
Sans parfum, presque sans couleur.

C'est une simple étoile mauve.
Les barbes du calice vert
En passent le bord large ouvert.
Elle fleurit dans le blé fauve.

Et moins haute sa tige croît
Que du bluet le bleu trophée,
Taillé par des ciseaux de fée ;
Mais sa tige monte tout droit.

Elle n'a pas, douce verdure,
L'éclat du pavot sans pareil,
Braise qui tombe du soleil :
Mais, saine et modeste, elle dure.

Lorsque, dans les grands blés tapis,
Cueillant le bluet qui fleuronne,
Nous nous tressions une couronne
Où s'entremêlaient des épis,

Nous savions nommer le blé fauve,
Le pavot pourpre, le bluet ;
Mais le plus instruit ne savait
Quel nom donner à la fleur mauve.

J'aimais cette fleur sans attrait
M'obstinant à la trouver belle,
Comme si, seul penché sur elle,
Seul j'avais compris son secret.

Un jour, cheminant dans la plaine,
Et me nommant les fleurs aussi,
Ma mère me dit : « Celle-ci
S'appelle chez nous une lène. »

Est-ce le nom vrai ? Je ne sai.
Jamais d'autre que de ma mère
Le nom de l'étoile si chère
Ne fut devant moi prononcé.

O Lène, étoile qu'on ignore,
Lorsque mes désirs envolés
Veulent voir la fête des blés,
C'est toi qu'ils y cherchent encore !

Plus d'une âme donne sa fleur,
Et comme toi reste inconnue,
Et ne reçoit de bienvenue
Que de l'ineffable douleur.

Tu dis à ces âmes cachées :
« O mes sœurs, humbles comme moi,
Voyez, je fleuris, j'ai la foi !
Car toutes nous serons fauchées,

« Mais nous aurons eu notre jour,
Et croissant dans les blés du Maître
Par lui nous aurons pu connaître
Le soleil, la vie et l'amour !

« Qu'importe que nul ne te vante ?
Donne cours à la sève, ris,
Et fais une étoile, et fleuris !
La mort est la grande savante.

« L'orgueil rend-il plus heureux ? Non.
Sois pure en ton champ qui frissonne,
Sœur, et ne demande à personne
Pas même de savoir ton nom. »

FEUILLES TOMBANTES

La ramure rousse abandonne
Ses feuilles aux vents inhumains.
Voici les papillons d'automne
Qui voltigent par les chemins !

Ailes d'or, de sang et de rouille,
Le vertige les fait tourner,
Puis une larme qui les mouille
A la terre pâle incliner.....

Et la poussière use leurs trames
Et monte en les éparpillant
Avec un grésillement d'âmes
Qui se froissent l'aile en fuyant.....

Aux bois profonds la trompe sonne
L'appel des nuits sans lendemains.
Voici les papillons d'automne
Qui voltigent par les chemins !

1893.

BAIE DU MONT SAINT-MICHEL

La pâle grève au loin s'étale, immense et lisse ;
Au-dessus le ciel pâle, en un brouillard amer
Se fond, mélancolique, et, tout au loin, la mer
Presque invisiblement s'étale, pâle, et glisse....

Tout est nu ; tout est vide, excepté dans les airs
Le vieux Mont qui, dressé comme un sépulcre énorme
Double de son reflet sa gigantesque forme
Et semble flotter par les espaces déserts.

Mer, ciel et terre sont une même bruine
Où flotte, avec son Dieu qu'on oublie et qui dort,
En suspens dans la vague unité de la mort
Le Mont silencieux, solennelle ruine.

Et voici que je vois, hors du brouillard amer,
Apparaître la Fée, et, lunaire fantôme,
Pour inspecter soi-même en rêvant son royaume
Descendre de la nue et glisser sur la mer...

TOURMENTE D'HIVER

Sur la ville s'abat cette nuit la tourmente,
Et la rafale avec des grondements d'enfer
Siffle, tombe et module, et le vent de l'hiver
Clame, et comme une femme en couches se lamente.

Et je songe, pendant que la rumeur augmente
Comme si des milliers d'âmes traînaient dans l'air ;
Et je crois dans les cieux t'entendre, ô sombre mer.
Je crois d'en haut te voir venir, grande inclémente,

Telle que je t'ai vue à Saint-Malo, poussant
Ta vague par-dessus les tours et te dressant,
Hérissée et caduque, ainsi qu'un spectre énorme.....

C'est toi qui, cette nuit, ne veux pas que je dorme
Et qui fouettes d'embrun mes carreaux descellés,
Et dont ma lèvre sent couler les pleurs salés.

HIVER BIENVENU

Tout rouge dans le ciel opaque, un soleil rond
Pareil à l'œil crevé de Polyphème, saigne.
Les choses, à travers la brume qui les baigne,
Incomplètes, ont l'air d'ombres qui se défont.

Voici les temps pour qui la mort est une enseigne !
La chair se crispe, hélas ! la poitrine se rompt,
Et les malades se détachent et s'en vont
Et les indigents nus maudissent : le mal règne.

Je vais comme eux souffrir : marasme, onglée et deuil.
D'où me vient donc la joie amère et discordante
Qui m'émeut à la bise et lui fait bon accueil ?

Je suis content. Je suis comme un damné de Dante,
Un démon qui, jadis banni par Lucifer,
Rentrerait le pied leste en son pays d'enfer.

AVRIL

L'illusion recommence.....
Ainsi tu vas ressaisir
Le sillon et la semence,
Impérissable Désir ?

Le cœur te sent qui t'allonges
Comme un serpent dégourdi...
Voici le ciel frais des songes !
L'humus soupire, attiédi.

Hier, certitude noire !
Les êtres se montraient nus.
Maintenant qu'allons-nous croire ?
La réalité n'est plus !

Ah ! que nous ferez-vous croire,
Ciel des songes, souffles doux ?
Quelles semblances de gloire,
Quel astre nous créez-vous ?

Un brouillard, léger vertige,
Enveloppe les dehors.
Là s'opère le prestige
Et se transforment les corps.

La cime des bois chancelle.
Tout rit et pleure. Les mots
N'ont pas de sens. L'étincelle
Vacille au bout des rameaux.

Il flotte des vapeurs vertes
Où tout à l'heure il neigea.
Les fleurs ne sont pas ouvertes,
Elles enivrent déjà.

Une couleur passe et change.
Une forme naît, s'enfuit.
La vierge dit : C'est étrange,
Et sa gorge l'éblouit.

Voici l'heure mensongère.
Nous allons croire à l'amour !
Je cherche — et ne sais quoi — j'erre ;
Quel moment est-ce du jour ?

Emparadisant les choses,
A l'Occident embaumé
Pleut une cendre de roses :
C'est le soleil consumé.

Et voici qu'en face tremble,
Balancée à l'horizon,
La lune frêle, qui semble
Une bulle de savon.

A MA MÈRE

I

Ma mère est paysanne. Elle est petite et vieille.
A ses traits les labeurs vénérables ont mis
Leur pâle couperose, et dans ses yeux amis
Une âme bleue et douce, aux champs natals pareille.

J'y vois les feux du soir s'attarder, endormis.
Sur la cime des prés butinés par l'abeille
Une étoile s'allume ; et, la face vermeille,
Des anges au bercail rentrent les bœufs soumis.

Ces anges blancs, ce sont tes bonnes œuvres, mère,
Rendant, le soir venu, sans trouble et sans chimère,
Le troupeau de tes jours à Dieu qui l'a compté.

Que plus de paix toujours dans ton âme pénètre,
Mère, et que toujours plus descendent dans mon être
Les bénédictions de ta simplicité.

II

Que je baise ta tête blanche,
Ma pauvre chère vieille ! Hélas !
Vois-tu comme la mienne penche ?
Je suis un pauvre homme bien las !

A tes genoux que je m'apaise !
Le cœur est étrange, vraiment ;
Plus il est vide, plus il pèse !
Mais regarde-moi seulement,

Je redeviendrai, mère blanche,
Comme un petit, las de gémir,
Et dont la tête ne se penche
Que sur le sein, pour y dormir...

Tes yeux sont purs et doux, ma mère,
Et d'un tranquille azur baignés.
Jamais doute ou révolte amère
Ne troubla ces lacs résignés.

On n'y voit rien que l'habitude
De bien faire et n'y pas songer,
Et la sereine quiétude
Qu'hivers ni deuils n'ont pu changer.

La terre, d'où sort toute chose,
Hier, demain, de jour, de nuit,
Sans chercher la fin ni la cause,
Ouvre la fleur, gonfle le fruit.

Le fruit tombe ; elle recommence,
Sans étonnement, sans effort,
Et sa sublime patience
Suit l'acharnement de la Mort.

Ainsi de toi ! De bonté ceinte,
Que le ciel rie ou qu'il soit noir,
Tu vas faisant ta tâche sainte
Parce qu'il le faut, sans savoir.

A la terre, ma bonne vieille,
Tu ressembles divinement.
Elle t'a faite sa pareille !
Donne-m'en donc l'apaisement ;

Oh ! donne-m'en la paix profonde !
Comme si ton sein vénéré,
Qui me fit venir en ce monde,
Fût le sein où je rentrerai !

LE CALME

Le firmament est plein de la lueur lactée ;
La grande paix nocturne en tombe doucement ;
Sur la cime des bois une lune enchantée
Dort, l'ombre est bleue autour de son cercle charmant.

Un parfum sort de l'herbe en extase agitée,
Les champs religieux ont un frémissement,
Et l'on saisit au loin, vaguement écoutée,
La fontaine aux chevreuils qui chante doucement.

La terre est apaisée; et dans ses cils humides,
La rosée en suspens brille comme des pleurs;
Le sommeil l'a charmée au milieu des douleurs.

C'est la nuit consolante après nos jours arides;
Il n'est plus de désir, d'amour ni de remords...
— Seigneur, soyez loué dans le repos des morts.

PREMIER INTERMÈDE

(1868)

ENVOI

Pattes de mouche et papier blanc !
C'est ce que j'offre à vous que j'aime.
Je n'écris pas avec mon sang,
Mais c'est mon âme tout de même.

Voici mes songes, roses, verts,
Mes espérances caressées ;
J'ai mis mes tristesses en vers,
J'ai mis en chansons mes pensées.

Il est, en ce livre chantant,
Un rêveur, à mener facile.
C'est à peine un homme. Pourtant,
Il vous aimera comme mille !

Fou des vers, il vous fait la cour.
Aimez-le, je vous en supplie,
Et pour l'amour de son amour,
Et pour l'amour de sa folie !

RÊVERIE DE NOËL

C'est une nuit de neige ; aux plaintes de la bise,
Tantôt plus bas, tantôt plus haut, le glas répond.
La terre est toute blanche ; une lumière grise
S'en élève, éclairant le ciel terne et profond.

Les loups hurlent au loin. Le chemin de l'église
Est plein de bonnes gens emmitoufflés, qui vont
Au vieux clocher sortant de la brume indécise
Noir, avec ses vitraux illuminés au fond.

Les vieilles, pas à pas, grondant sur leurs béquilles,
Écoutent chuchoter d'amour les jeunes filles.
J'approche, et dans la nef aux cintres surbaissés,

Je la vois, douce, pâle, et les cheveux lissés.
Mais je ne sais, ce songe est si plein de fumée,
Si c'est la Vierge sainte ou vous, ma bien-aimée.

SÉRÉNADE

Dans le bleu de la nuit paisible
Blanchit l'étoile du berger.
— Écoute l'amour invisible,
Et qu'il te fasse un peu songer !

Pour un moment, si tu t'éveilles,
Lise, en ce grand silence, entends
Deux voix tristes à tes oreilles,
Une au dehors, une au dedans.

L'une, c'est le grillon qui crie,
Tout doucement, dans l'âtre noir ;
L'autre, c'est l'amour qui te prie
Dans la rosée et l'air du soir.

Je viens par les champs d'une lieue
A ta porte où j'attends toujours.
Toute la paix de la nuit bleue
N'a pas apaisé mes amours.

Le ciel est beau comme une église.
Tout repose, excepté mon cœur.
Ta mère sommeille, ô ma Lise !
Lève le loquet, chère sœur !

Une étoile blanche étincelle.
Si ta mère s'éveille au bruit,
Le grillon avec sa crécelle
La rendort petit à petit.

TRADUIT DE UHLAND

La rose que tu cueillis rose
Pour me l'envoyer de là-bas
A peine est demeurée éclose
Jusqu'aux rougeurs du soir, hélas !

Le mal d'absence en est la cause.
Et maintenant vers ta maison
Revole l'âme de la rose
Dans cette petite chanson.

EN MON PAYS DE CHÊNES

En mon pays de chênes,
Qui pense à moi ce soir ?
— Qu'il fait noir ! qu'il fait noir !
Je me consume en peines,
Loin du pays béni,
Loin du nid.

Est-ce mon bon vieux père
Qui pense à moi ce soir ?
— Qu'il fait noir ! qu'il fait noir !

Non pas ; le cimetière
Fait fleurir ses vieux os
En repos.

Est-ce ma douce mère
Qui pense à moi ce soir ?
— Qu'il fait noir ! qu'il fait noir !
Non ! Au lit de mon père,
Sous le drap de la mort,
Elle dort.

Est-ce ma belle amie
Qui pense à moi ce soir ?
— Qu'il fait noir ! qu'il fait noir !
Non, ma belle m'oublie
Pour les garçons hardis
Du pays !

En mon pays de chênes,
Qui pense à moi ce soir ?

— Qu'il fait noir ! qu'il fait noir !
Y est-il âme en peines ?
N'y serait-ce qu'un chien,
J'irais bien !

L'ENCENS DE L'ÂME

O triste cœur d'enfant qui toujours te lamentes,
Pauvre âme de rêveur si peu faite à l'espoir,
Que peux-tu rendre à Dieu pour les heures charmantes
Qu'une âme selon lui te va donner ce soir ?

Elle répand sur toi ses caresses calmantes,
Elle est charme parmi les anges les plus purs,
Elle est amour parmi les plus douces amantes :
A ses jours clairs que vont porter tes jours obscurs ?

Ah ! donne, donne à Dieu tes larmes sans partage.
Tes larmes, — son pardon n'en veut pas davantage !
Le reste, à l'ange cher qui marche à ton côté.

Le reste semble peu, mais c'est toute ton âme.
Et l'amour, grain d'encens que disperse la flamme,
Suffit à parfumer toute une éternité !

LE SOIR

Seuls tous les deux le soir, dans notre chambre close,
Ma chère, seuls tous deux, dans les longs soirs d'hiver,
Et nos rideaux secrets tirés sur toute chose,
Tes doigts évoqueront Beethoven ou Weber.

Tes doigts sur le clavier feront venir leur âme.
Bonne magicienne, à tes divins accords,
Notre foyer soudain recueillera leur flamme,
Et leur pensée auguste habitera nos corps.

Tout doucement ravis par cette chère étude,
Des tristesses de l'homme et du monde oublieux,
Nous les écouterons, et notre solitude
Nous parlera la langue idéale des dieux.

O souveraineté sainte de l'harmonie !
Plus vivants que jamais ils joueront dans nos cœurs,
Comme d'un instrument d'une force infinie
Plein d'accents douloureux et plein de cris vainqueurs.

Et comme plus l'esprit s'élève, plus il aime,
Notre tendresse aura, dans ce rêve enchanté,
Je ne sais quoi de moins terrestre et de suprême
Que nous inspirera leur immortalité.

Chante, musique ! Pleure ; et puis, prie et soupire !
Dans la pénombre, fais que nous croyions les voir,
Les vieux maîtres, avec leur sublime sourire,
Sur notre jeune amour répandant leur savoir.

Nous unirons ainsi, dans notre chambre, ô chère !
Ton cœur près de mon cœur, et ces ombres autour,
Les trois choses où Dieu mit le plus de mystère
Et de grandeur : la mort, le génie, et l'amour !

LIVRE SECOND

LES ÉTAPES [1]

(1875-1880)

[1] Les pièces qui suivent ne sont que les fragments d'un poème inachevé qui aurait porté ce titre : « LES ÉTAPES ». Tel qu'il est, ce livre nous indique cependant d'une façon très nette les angoisses du poète, son point de départ, et surtout sa conclusion.

CONDITION

Qui veut sincèrement chercher la vérité
Doit oublier d'abord la stérile prière.
Tout autre amour, il faut qu'il le laisse en arrière.
Et que d'aucun désir son sein ne soit hanté.

Car elle échapperait à sa débilité
Si quelque pleur humain lui troublait la paupière,
Et le dieu qu'elle enferme en ses lèvres de pierre.
Fût-il la Mort, d'avance il doit être accepté.

Que l'homme esclave encor des songes de sa mère
Pour les poursuivre au ciel retourne à la Chimère !
La vérité dans l'homme exige un cœur de fer.

Elle se cache à qui prend souci de soi-même,
Et qui veut commencer la recherche suprême
Doit laisser tout espoir, comme au seuil de l'enfer.

HÉSITATION

Si tu veux être heureux, n'interroge le monde
Sur rien. Ne creuse pas l'impossible secret.
Aux premiers échelons de l'échelle profonde
La descente sans terme aux cheveux te prendrait.

Ne descends pas ton âme, autre gouffre ; et ne fonde
Nul espoir à chercher qui dans l'ombre y paraît.
Ne va pas à l'amour jeter la folle sonde
Et des yeux féminins ne scrute pas l'attrait.

Sache ignorer. Sois aile, et vole, et passe ! Effleure
La vie, et va, chantant, cueillir en bouton l'heure
Et ne t'obstine pas au fruit qui se défend !

Dieu se garde le fond, toi, prends la fleur des choses ;
Comme les Grecs anciens, vis d'abord pour les roses,
Aime avec confiance et meurs comme un enfant.

IMPUISSANCE

Elle monte du large ; elle arrive, amassée
Et roulante ; aussi loin que l'œil errant peut voir,
Il ne voit qu'elle, énorme, et le tumulte noir
Et l'écume, en lambeaux sauvagement chassée...

Elle envoie à l'assaut l'onde et le vent, poussée
Immense : Allons, colère, audace et désespoir,
En avant ! Détruisons, faisons notre devoir !
Et quel rempart tiendra contre elle, ainsi lancée ?

La terre croulera, les flots l'envahiront !
Mais l'heure au plus s'écoule, et, rongeant son affront,
La mer tombe, impuissante, et s'use sur le sable ;

Et traînée à son poids retourne dans son lit...
Et la pensée humaine est telle, et telle emplit
D'un éternel tourment son gîte infranchissable !

LE NÉANT

Ah! qui, dans la croyance, ou le songe, ou l'étude,
A goûté sûrement l'entière plénitude ?
Quel rêve te suffit, poète ? Et toi, savant,
Quelle vérité ? Dieu lui-même est décevant,
Et l'extatique en pleurs qui sur l'autel se pâme
Sent des nœuds de serpent se nouer dans son âme.
O triste Humanité, bien que depuis cent ans
Tes pas multipliés soient devenus géants,
Quelle auberge t'a pu séduire sur les routes?
Quel est donc l'Idéal dont tu ne te dégoûtes ?

Dans mille ans, l'auras-tu saisi, ton feu-follet?
Le but t'échappe ; seul, l'impossible est complet.
Tout est vain, tout est nul, rêve ou fait, ciel ou terre,
Et Dieu ment au croyant comme au buveur son verre !

N'est-ce pas que le mal qu'on fuit, et qui nous suit,
C'est la vie elle-même, hélas ! comme la nuit
L'état normal du ciel, — la lumière sublime
Nous tombant d'un soleil égaré dans l'abîme ?
Ainsi la mort, c'est la grande réalité.
La vie a le moment, la mort l'éternité.
La vie est l'accident, le hasard, le désordre ;
Éphémère fantasme, on la regarde tordre
Ses flammes vertes sur les marais du chaos
Et s'éteindre au sein noir des primitives eaux.
Comment cette splendeur de passage aurait-elle
En soi la plénitude et la joie immortelle ?
Elle n'est qu'un tourment d'atomes enlacés
Dont chacun se détache en disant : c'est assez,

Et le vague désir dont nous souffrons, l'attente
Qui consume nos cœurs, le bonheur qui nous tente,
C'est d'être délivrés de ce tumulte vain
Et de rentrer en paix dans le néant divin !

LES ÉTOILES

Je compte ce soir les étoiles
Dont les dessins irréguliers
De clinquant paillettent les voiles
Qui traînent sur les bleus paliers.....

O machiniste de féerie,
Jéhovah ! malgré ton orgueil,
Toute cette bijouterie
N'est qu'un sublime trompe-l'œil !

Le regard divise et dénombre
Les astres épars dans les cieux
Et malgré leur éclat dans l'ombre,
Ils n'offrent rien de précieux.

Ces diamants dont est baignée
L'immensité, — sertis sans art, —
Ne sont au fond qu'une poignée
De sable qui pleut au hasard,

Des cailloux que leur choc allume,
Des braises sombres, moins encor,
De frissonnants globes de brume
Qu'un reste de feu teinte d'or.....

Et dans les apparences bleues,
Entre chacun de ces néants
S'étend par millions de lieues
Le vide, horreur des yeux béants....

Si tous ces univers ensemble
Que crible un invisible sas,
Soleils, lunes, vapeur qui tremble,
S'amoncelaient en un seul tas,

Dans un petit coin de l'espace
Ce total de l'être éternel
Oh ! comme il tiendrait peu de place
Sur le noir sans bornes du ciel !

Tout ce tas de mondes, qu'entraîne
Son poids du jour au lendemain,
Jouet de la science humaine
Sauterait au creux de la main !

Pour que la vie et que les âmes
Ne fissent qu'un si pauvre bruit ;
Pour allumer si peu de flammes
Sur les boulevards de la nuit,

— O toute-puissance du Maître! —
Pour faire surgir devant toi
Avec tant d'efforts si peu d'être,
Valait-il pas mieux rester coi...?

Laisser toujours dormir la cause,
Conserver ton repos, géant,
Et pour créer si peu de chose
Ne pas déranger le Néant!

ASPIRATIONS

I

Au bois, c'est le soleil étourdissant d'avril ;
Autour des rameaux verts nage un poison subtil,
L'air enivre ; l'étang frémit dans les jonchées,
Et les filles au bain, dolentes, sont couchées.

Est-ce l'amour qui fait vibrer mon cœur si fort ?
Un amour inconnu, plus puissant que la mort ?
Quel désir me transporte et quel regret me tue ?
J'interroge la terre, et la terre s'est tue.

Je le demande au ciel, et le ciel est muet.
Qui me dira ce qui dans mon sein remuait,
Et si c'était un monde — ou n'est-ce que le vide ?
Lequel est le plus lourd à porter ?
— L'œil avide,
Je pleure, et ne sais pas d'où coulent tant de pleurs,
Et mon être palpite, et cependant je meurs.

II

Je meurs ; et toutefois je pressens une vie
Plus vaste, et dans des ciels plus lumineux ravie!
Je flotte, et dans mes bras qui s'ouvrent vainement
J'embrasse un spectre en fuite au fond du firmament,
Je m'agenouille, et vais du front baiser la terre,
Et j'emplis de soupirs le hallier solitaire.

Suis-je terre moi-même? Et la chair de mon corps,
Au jour des floraisons, des rougeurs et des ors,
Aux jours où le soleil dans les rochers ruisselle,
Et dans les profondeurs filtre, — regrette-t-elle
De n'être pas le sol d'où jaillissent les fleurs,
Le sable où vont courant les ruisseaux querelleurs,

Ou la sève montante, ou la mousse échauffée
Pleine d'odeurs que l'air emporte par bouffée ?
Oh ! s'il en est ainsi, si ce trouble divin
Qui me monte au cerveau comme un généreux vin
N'est que l'instinct inerte et que la véhémence
De la cendre aspirant à la nature immense,
Soyez maudites, fleurs ! Avril, souffle vermeil,
Bois verdissants, soyez maudits ; et toi, soleil,
Aussi, puisque tu n'es qu'un faiseur de fantômes,
Et que nous ne traînons dans tes vides royaumes
Assaillis de désirs, tristes oiseaux perclus,
Que la forme d'un rêve, et qu'un néant de plus.

Ou peut-être qui sait ? Quand ce qui me compose
Sera dissous, ma chair tourmentée et morose
Frissonnera de joie en entrant dans la mort,
Et mon cœur allégé battra deux fois plus fort !
Je vivrai doublement, dans le doux pêle-mêle
De ma cendre rendue à la terre éternelle,

Et dans la liberté sans bornes de l'esprit!
Et planant au-dessus de tout ce qui fleurit,
En suspens dans le ciel, hors des temps et de l'âge,
J'errerai dans les bois comme un parfum sauvage.

RETOUR AU CŒUR

Pour me démontrer Dieu, faut-il que je commence
Par la ligne rigide et par les nombres froids ?
Quel dilemme le tient entre ses bras étroits ?
Quel théorème aura ce corollaire immense ?

Je brise le compas ! Puis-je espérer, démence,
Voir l'Infini jaillir d'une règle de trois ?
Non, ce n'est pas au chiffre inerte que je crois :
Le sillon de mon cœur veut une autre semence.

Ce que je cherche au ciel ardemment, ce n'est pas
Un Dieu mathématique et qu'on puisse comprendre,
C'est un être vivant qui me tende les bras,

Un Père au sein de qui je puisse enfin suspendre
Cet infini d'amour qu'en ce vil monde, hélas !
Mon âme ne peut plus ni porter ni répandre !

LA TÊTE

Je suis ce jeune Roi de l'Orient fatal
Qui le soir d'un carnage, ivre encor de l'épée,
Entré dans le harem sanglant de son rival,
Y devint amoureux d'une tête coupée.

Pâle face innocente et d'or enveloppée !
On ne put retrouver sur le pavé brutal
Son corps, tige de rose en fleurissant frappée.
Le Roi fit embaumer ce masque virginal

Et l'aima, dans la myrrhe et dans les bandelettes,
Si fort qu'un jour, baisant les lèvres violettes,
Il tomba, comme si le froid l'en eût saisi.

Car mon rêve non plus n'a pas de corps. Et j'aime,
Et mes bras pour l'étreinte et le baiser suprême
Se tordent vainement : cela me tue aussi.

AUBE SUSPENDUE

I

Or les pointes du blé perçaient les terres dures.
Les sillons réguliers s'habillaient de verdures
Que l'air froid du matin remuait de frissons ;
Des larmes en luisant s'égouttaient des buissons
Et là-bas tout au fond de la plaine encor sombre
Une lividité plus farouche que l'ombre
Grandissait, sans pouvoir en lueur s'achever.
J'entendis qu'on disait : « Le jour va se lever. »

Nous suivions dans les blés un chemin solitaire.
J'étais avec des gens sortis de cette terre,
Mais pourquoi nous allions, je ne m'en souviens pas.
Ce dont je me souviens, c'est qu'en pressant le pas
Dans les plaines au vent de l'aube froide ouvertes,
Je regardais frémir du blé les pointes vertes,
Et j'écoutais, encor plus d'à moitié dormant,
L'imperceptible bruit de ce frémissement,
Tel que le bruit que fait, sous l'haleine glacée
De la peur, notre chair tout à coup hérissée...

II

Je m'éveille à présent sur le même chemin
Et mon front fatigué me pèse dans la main.
Je suis seul, assis là sur le bord de la route...
J'aurai dormi longtemps, longtemps rêvé sans doute,
Car mille souvenirs me hantent et ce sont
Des rêves sûrement sous qui penche mon front...
Ceux avec qui j'allais par le champ solitaire
S'ils marchent avec moi maintenant, c'est sous terre,
Car je les sens bien là, mais je ne les vois plus ;
Qu'est-ce donc ? Tant de jours seraient-ils révolus ?
Pourtant le blé n'est pas mûr encore et la plaine
Frissonne sous la même immense et triste haleine
Que je sens comme alors tourmenter mes cheveux.
Le ciel où vont nos cris, nos soupirs et nos vœux

Fait le même silence, et, là-bas, la même ombre,
Lente, fuit pas à pas la même blancheur sombre,
Et la blancheur ne peut en rougeur s'achever.
Ne verrai-je jamais le soleil se lever ?

GESTATION

O Terre ! tu nous tiens et nous portes, ô Terre,
Comme en ses flancs obscurs porte son fruit la mère !

Le sang de notre cœur, la force de nos reins,
Nos palpitations, nos essors et nos freins,
Tout vient de toi ! C'est toi qui vis dans notre vie !
Par le réseau profond qui serpente et dévie,
Par mille bleus rameaux tu fais monter en nous
La nourriture et l'âme écloses au-dessous.
Mais ce réseau sacré n'est pas moins une chaîne
Qui nous tient à l'attache, où tu veux nous entraîne,

Et sans retour nous lie à tes fatalités.
Nuls pas, nuls mouvements qui ne soient arrêtés
Par ces fils se croisant sans fin, doux et funèbres.
Hélas ! nous habitons le ventre des ténèbres. —
Mais peut-être, — aussi bien que l'enfant mûr enfin,
Assez fort pour se faire à soi-même un destin,
Et mener sans appui sa route personnelle
Qui, rompant tout à coup l'attache originelle,
Tombe dans la lumière et dans la liberté, —
Peut-être que la mort, c'est la maturité
Qui brise le cordon maternel, nous délie,
L'œuvre génératrice étant lors accomplie,
Et nous fait, pour y vivre à notre gré, joyeux,
Fuir dans l'indépendante immensité des cieux !

BUCHER

Sur l'immense bûcher bâti de ses richesses
Le Roi vaincu s'étend pour le divin sommeil.
Il s'achève, tranquille, ainsi que le soleil,
Ayant connu la gloire et la fin des sagesses.

Autour de lui, le sein hanté de ses caresses
Et des fards préférés peintes jusqu'à l'orteil
Ses femmes, tour à tour, sous le couteau vermeil,
S'inclinent, à la fois victimes et prêtresses.

Une jalouse extase en leur regard s'endort.
Toutes pour le charmer par la plus belle mort
Choisissent en tombant des poses amoureuses.

Mais lui, loin de la terre et de ses pâles fleurs
Ne daigne plus baisser la tête et cherche ailleurs
De plus hautes amours, des formes plus heureuses.

AU DÉSIR

Hôte sombre, hôte ardent et sombre qui m'habites,
D'où me viens-tu, Désir, Désir toujours béant ?
Quand plus trempé de pleurs que les vieux cénobites,
Je veux créer un Dieu, j'avorte d'un néant !

A mon infirmité cependant tu débites
Je ne sais quel beau rêve aux seuls aigles séant...
D'où vient, désir, d'où vient, flamme aux fureurs subites,
Que l'action soit naine et que tu sois géant ?

Ah ! peut-être sors-tu de mon âme immortelle,
Et dans ce corps chétif qui tremble devant elle,
Instrument de douleur composé pour un jour,

Tu te sens de sa taille et te crois la puissance
Qu'elle rassemblera sous son obéissance
Dans les mondes futurs pour le futur amour.

L'ATOME

I

La Science, d'hier seulement en vigie,
Croit avoir déjà fait le voyage éternel.
Sa face ardente éclate avec orgueil, rougie
Au vent des astres d'or qui traversent le ciel.

Tel l'enfant, de sa force éprouvant la naissance,
Parfois sur quelque marbre auguste s'est rué ;
Telle à ses premiers pas l'humaine connaissance ;
Et pour son coup d'essai, c'est Dieu qu'elle a tué.

Peu s'en faut qu'à fouiller nos reins et nos entrailles,
Trouvant partout la vie et nulle part le moi,
Comme l'eau du filet passe à travers les mailles,
Elle n'efface l'homme à son tour sous sa loi :

Quand elle aura chassé la certitude antique
De soi-même et des cieux, que lui restera-t-il ?
Si c'est pour n'habiller qu'un néant magnifique,
Pourquoi prendre aux soleils les fuseaux et le fil ?

Oui, nous ne saisissons que matière. Baignée
Au flot lacté d'en haut, la vue au loin ne voit
Que des astres criblant l'horizon par poignée
Comme la grêle saute et bondit sur un toit.

Oui, ces astres ne sont que des gouttes de flamme
Ou des cailloux éteints noircissant dans l'éther.
La pâle lune avec son visage de femme
Est le charbon cendreux qui reste d'un enfer.

Oui, la destruction travaille, universelle,
Les cieux décomposés s'émiettent, c'est le sort ;
Et le pavage bleu des mondes étincelle
Au galop du cheval livide de la Mort !

Mais nier Dieu n'est pas éclairer le mystère !

. . . . . .

Pour expliquer les cieux, commencez par la terre,
Tout est matière, soit : Qu'est la matière enfin ?

[1] A la marge du brouillon manuscrit on lit l'indication suivante qui ne fournit pas la rime :

Substance et force, c'est deux problèmes pour un !

II

Halte ici ! nous touchons l'atome infranchissable !
Ah ! de se recueillir la science a besoin ;
Car ce n'est pas la mer, mais c'est le grain de sable
Qui crie à son orgueil : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Pas plus loin ? Cependant, suivons-le dans le gouffre.
Est-il un, ou multiple ? En le chaos dormant
L'atome du phosphore et l'atome du soufre
Sont-ils le même, au fond, formé différemment ?

D'où naît la différence alors ? Matière obscure,
Ton principe, l'atome, a l'éther pour séjour,
Mais l'éther n'a-t-il pas son atome ? Épicure
A-t-il fait éclater l'indivisible au jour ?

Qui tient l'atome donc ne tient rien, car il change
Et fond ; un moindre atome en sort toujours, stupeur !
Nous voyons la vapeur s'exhaler de la fange,
Et l'éther à son tour surgit de la vapeur...

Ah ! l'atome ou le monde, en somme, même chose !
L'un est le germe, et l'autre est la fleur, et tous deux
A des degrés divers de la métamorphose,
N'ont aucune existence originelle en eux !

J'ai cru, prêtant l'oreille, en heurtant à l'atome,
Qu'il rendrait un son plein ; quelle erreur ! j'ai frappé
De l'ongle, il sonne creux ; — je souffle, et le fantôme
Se disperse ; le monde immense est dissipé !...

L'illusion vacille, et bulle à bulle crève !
Forme, clarté, chaleur, — erreurs des sens ! Plus bas
La matière est un mot, l'étendue est un rêve,
L'atome a son atome, ou, simple point, n'est pas !

Qui le prendra, l'atome, au bout de son aiguille,
Et s'écriera : Touchez l'origine et la fin ?
Voici comment il est, change, se meut et brille...
La création va se refaire en ma main !

Ah ! vous n'avez rien fait, puisque l'inexplicable
Habite encore en vous comme au plus noir du ciel !
Dites comment l'atome engendre son semblable ?
Nous sommes à nous-même un problème éternel !

Quand l'hymen te féconde, ô femme, sous le voile,
Qui te révélera l'oracle de ton sein ?
Nous scrutons dans les cieux comment naît une étoile,
Mais qui dira comment se fait le germe humain ?

J'y cherche en tremblant l'âme, et je n'en vois pas tra
D'où vient alors qu'au fond de ce germe perdu
Puissent tenir l'espèce, et la forme, et la race,
Et l'effrayant passé dans la nuit descendu,

Et la chaîne des temps et des siècles immenses,
Rien qu'en une enfermant les générations,
Avec l'homme nouveau qui sort de ces semences
Et porte en soi déjà les futuritions ?

Oh ! des fils emmêlés de la trame infinie
Rencontre inexplicable ! Allons, dites, parlez,
Comment dans ce point sombre il s'ajoute un génie
Au total des soleils anciens accumulés !

Tous sont en lui, pourtant, explosion sublime,
Il est autre ! D'où vient cet étranger ? Destin !
Où donc en cet atome, imperceptible abîme,
Où donc le temps, l'espace et la matière enfin ?

III

Comme un chêne profond s'émeut jusqu'aux racines
Quand l'oiseau le traverse en volant à son nid,
L'arbre Univers frémit jusqu'en ses origines
Lorsqu'au baiser tremblant l'ardent baiser s'unit.

Cependant que tous deux palpitent dans le songe,
L'amour, au but sacré conduisant leurs accords,
Ramasse au-dessus d'eux le ciel sans borne, et plonge
Pour créer une vie au puits sans fond des morts !

Ainsi la loi, niveau sous qui rien n'a de cime,
Trahissant je ne sais quelle auguste unité,
Intéresse à l'atome obscur, au ver infime
Le monde, en son ampleur et son éternité !

Tout se tient. D'être en être et de sphères en sphères
Le long d'un impalpable et frémissant réseau
Court, ainsi que le flot qui bat dans nos artères
L'onde des forces, flux toujours plein et nouveau !

Quelle est cette unité par éclairs saisissable ?
Oh ! qui donc, entassant tous les chiffres de feu
Du ciel, et du chaos les sombres grains de sable,
En tirera la somme et dira si c'est Dieu ?

Rien de créé, mais rien d'anéanti. La somme
Reste égale toujours. L'univers est constant.
Et cependant il marche et montre à l'œil de l'homme
Vers un soleil plus beau chaque soleil montant !

L'existence s'accroît et s'ennoblit sans cesse ;
L'âme ouvre un vol plus large au ciel plus éclairé,
Et hors de l'œuf cassé chantant son allégresse
Abaisse chaque jour l'horizon d'un degré !

La douleur, toujours grosse, enfante pour la joie ;
Tout chaos forme un astre en ses flancs inconnus,
La chrysalide horrible en splendeur se déploie,
Et la boue en travail modèle une Vénus !

Elles-mêmes les lois lentement se déforment,
Car l'une mord sur l'autre et la détruit enfin ;
Combien dans le néant et les ténèbres dorment
Instruments qu'à la rouille a laissés le destin !

Un choix mystérieux les essaie ; et peut-être
Le tout simplifié n'en aura qu'une un jour;
La plus forte vaincra ; mais qui la peut connaître ?
Sera-t-elle la Mort ? Sera-t-elle l'Amour ?

IV

Oh ! ce sera l'Amour ! car ce n'est pas un rêve,
Cette marche en avant, calvaire radieux !
Montée où l'Être, né dans le chaos, s'élève
Dans le fourmillement sans limite des cieux !

Quoi ! parce que la Mort semble barrer la route,
Parce qu'on voit là-haut quelques soleils pourrir,
Vieux vaisseaux devenus inutiles sans doute,
Croire, insensés ! que l'Être infini peut périr !

Un système de moins pèse-t-il quelque chose ?
De ces charbons éteints le vent ne peut-il donc
En les entre-choquant faire un paradis rose
Où des vivants, charmants et purs, s'adoreront ?

Non. Le torrent de l'être et de la vie emporte
Ces débris dans son cours, transformateur puissant ;
La Force, dans sa cuve où bout toute chair morte,
Aux univers vieillis refait un plus beau sang !

Partout l'Être ! toujours l'Être ! Et puis l'Être encore !
Plus loin que l'invisible et que l'imaginé !
Oh ! des arrière-cieux épouvantable aurore !
Oh ! brûlement des yeux du voyant prosterné !

Être ! en ta profondeur éternelle, absolue,
Substance des soleils, force des choses, lieu,
But et moyen de tout, voici : je te salue !
Mais quel nom te donner, si nous supprimons Dieu ?

V

Amour, justice, vie et mort, intelligence,
Ces mots que l'on comprend se sèchent devant Toi,
Et te les appliquer, c'est prouver sa démence :
Qui donc, parlant du Tout, dira : « Je le conçoi ? »

L'ombre étant pénétrable, ô Lumière infinie,
Tu caches tes secrets dans l'éblouissement.
Mais j'entends par lambeau ta sublime harmonie ;
C'est assez pour calmer l'horreur de mon tourment.

Il suffit que tu sois pour que je me rassure.
Les parfums du printemps entrent dans ma prison.
Et dans le ciel ouvert que ta présence azure
L'aile de l'espérance emporte ma raison.

Puisque rien ne se perd, que tout s'idéalise,
Le mal, vu d'un peu haut, disparaît. Tout est bien !
A fleur de terre, elle est, cette loi qui nous brise,
Terrible ; — à la hauteur du cœur, ce n'est plus rien.

Être ! il ne se peut pas que de ton sein je sorte !
Voilà la certitude et la sérénité.
Et peut-être qu'enfin la mort n'est qu'une porte
Qu'on pousse pour entrer dans l'immortalité !

Vivons donc ! accroissons les forces de la vie !
Avançons la poitrine au grand vent qui bruit !
Si l'espace est à nous, passons-nous-en l'envie !
Étoilons de nos pas les chemins de la nuit !

Qui marche, sur ses pas entraîne un peu du monde !
Aucun effort perdu ! Tout est semence et feu !
Qui dit vertu dit force, et la force est féconde.
L'univers est un bloc qui se façonne en Dieu !

Agissons bien ; hâtons l'accord final des choses ;
Et quand l'heure viendra qu'au gouffre nous passions,
Avec nos bras croisés et nos prunelles closes,
Livrons-nous confiants aux transmigrations.

CONFIANCE

Avant que je naquisse, au sein de l'Être énorme
Mes éléments flottaient comme l'eau dans la mer.
Une force passa, miraculeux éclair ;
Et je trouvai mon centre, et la vie, et la forme.

Quand il faudra que l'homme, ô Mort ! en moi s'endorme ;
O Mort, quand je boirai ton opium amer,
Mes éléments dissous, plus mobiles que l'air,
Retourneront à l'Être où les puisa la Norme ;

Car ils n'en peuvent pas sortir. Or ce séjour
Est aussi la demeure où vont les forces ; celle
Qui les groupa peut bien les ressaisir un jour.

Replongez donc, rentrez dans l'onde universelle ;
Attendez le passage, attendez l'étincelle ;
Je m'endors confiant : cette force est l'Amour.

TALISMAN

Pour l'homme sans espoir, pour le blessé qui pleure
Parce qu'un cœur ingrat s'est retiré du sien,
Le ciel a beau briller, dans son deuil il demeure,
La terre a beau chanter, l'Infini n'y peut rien.

Mais pour qu'il communie avec l'azur suprême,
Pour que l'aube l'éclaire et ne lui mente pas,
Il suffit d'une voix qui lui dise : Je t'aime,
Et que lui seul entende, et qui parle tout bas.

C'est que ce mot magique est la clé d'or des mondes.
Posséder l'Univers, sonder ses lois profondes,
Si tu n'aimes, ce n'est que songe et vanité.

Sans l'amour, tout est nuit. Seul, de l'immensité
Il a l'intelligence ; et le Souverain Sage
Crée éternellement pour aimer davantage.

AFFIRMATION

Parfois, las de bêcher mon cerveau, champ stérile,
Ramassant ma pensée ainsi qu'un projectile
Dans mon poing qui se crispe, — au loin, je ne sais où,
Au hasard, devant moi, je lance ce caillou !
Et je crie : « Il n'est pas de Dieu ! Je suis stupide
D'en chercher un ! Le monde est creux ! le ciel est vide !
L'ombre où nous nous mouvons, ombres nous-même, hélas !
N'est l'ombre de personne..... Il n'est rien ! Dieu n'est pas !

Et pendant que je roule avec d'affreux blasphèmes
Dans la poussière noire, et que mes ongles blêmes

Me déchirent, — soudain, terreur sainte ! je sens
Palpiter à travers les lambeaux rougissants
Que j'arrache à mes os, et suinter par mes pores
Comme du ciel crevé le pur sang des aurores,
Je sens par tous les coins de ma chair et par tous
Les sanglots furieux de ma veine en courroux
Sourdre, et de toutes parts, jets brûlants, pourpre altiè
Jaillir, monter, pleuvoir en gouttes de lumière
L'être que me cachait tout l'univers moqueur,
Et le Dieu blasphémé ruisselle de mon cœur !

LA CONSCIENCE

I

Si pour analyser le miracle des choses
Mon regard fixe cloue au mur la vision,
Oh ! que rapidement tu fuis et décomposes
Ton apparence, ô Monde, ô vaine illusion !

. . . . . .

Partout l'illusion, quoi qu'on dise ou qu'on fasse ;
Car la Nature et l'homme, à ses destins uni,
Sont comme deux miroirs opposés face à face
Et se réfléchissant l'un l'autre à l'infini.....

Un gouffre est là, vivant, profond. Mon œil y plonge
Et partout m'y retrouve en retrouvant les cieux.....
Et je vois, et je touche..... Et pourtant c'est un songe :
Ce ciel immense et moi n'existons qu'en mes yeux !

Or donc, j'ai tant de fois pris le réel en faute,
Et si bien au miroir où l'Orbe étincelait
Vu qu'il ne reste rien si mon reflet s'en ôte,
Que moi-même à mon tour je me sens un reflet.....

Mon geste, que j'ai cru, fuyante créature !
Jailli de ma pensée et conduit par ma loi,
Qu'est-il, sinon le geste errant de la Nature
Qui se contemple et parle et se reflète en moi ?

Ainsi de pas en pas dissipant les problèmes,
La seule vérité que je saisisse bien,
C'est ceci, — raillerie et démence suprêmes ! —
Que je suis le reflet d'un monde qui n'est rien !

II

Et dès lors, à quoi bon, ironique dépense,
Tes vœux et tes désirs, pauvre dupe du sort ?
Et quelle chose vaut la peine qu'on y pense ?
Quel amour vaut l'angoisse, et quel but vaut l'effort ?

Inévitablement roulés avec la sphère,
A quoi bon résister, biaiser, raidir le cou ?
La seule chose à faire est de se laisser faire.
Quand le pouvoir est nul, le vouloir est d'un fou.

Obéissons en sage à l'instinct qui nous presse.
Puisqu'il est la Nature, elle en aura les torts.
Je suis ombre et me couche à tes pieds, ô Maîtresse !
Je suis ombre ; que peut l'ombre contre le corps ?

Si tu vis, mon instinct est dieu comme toi-même.
Si tu n'es pas, qu'importe à moi, chercheur béant,
Ou le Bien ou le Mal ? Ils ne sont, vain problème,
Que deux masques jetés sur le même néant ?

III

Quand je n'ai vu partout qu'apparence et que vide,
Quand le miroir menteur gît dans l'ombre abattu,
Vais-je sacrifier, de sacrifice avide,
A cette illusion dernière, la Vertu ?

Jouissons et laissons les heures enivrées
Fuir sans remords ! Chassons d'inquiètes ardeurs !
Et ne demandons pas aux roses respirées
Quel secret cimetière a formé leurs odeurs !

Étant rêves, vivons comme l'on vit en rêve,
En de mouvants décors, merveilleux de couleurs,
Pays bleus que traverse une action sans trêve,
Sans liberté, sans frein, sans mensonge et sans mœurs !

Et je saisis déjà la coupe défendue...
Quand tout à coup, sévère, et me touchant le bras,
D'une hauteur qu'en moi je porte descendue
Une voix me dit : « Non ! tu n'y toucheras pas !

« Non, tu ne feras pas le Mal ! L'immense monde,
Fût-il moins qu'un fantôme, et l'astre que tu suis
Moins qu'une libellule, et toi-même où je gronde
Moins qu'un tambour sonore et vide, — MOI, JE SUIS !

« Et tu détourneras de ceci tes prunelles
Et ne regarderas que ce que je permets !
Ou je mordrai ton cœur avec des dents réelles
Et dont tu sentiras la cuisson à jamais.

« Je suis. Ce que je veux est voulu dans l'abîme.
Et fusses-tu le roi des soleils aux crins d'or,
Ce que je te défends sur cette terre infime,
Je te le défendrais dans Sirius encor !

« Je ne parle qu'en toi. Pourtant je te dépasse.
Tu meurs, je te survis, immuable en ma loi :
Pour m'expliquer tu vas peuplant de dieux l'espace
Où rien n'est cependant de comparable à moi...

« Chercher dans la nature à me voir est peu sage ;
Regarde mon visage, incorruptible, altier !
Ce n'est là le reflet d'aucun autre visage,
Les deux miroirs détruits, je reste encore entier.

« Tu m'obéiras, fût-ce en me niant. Tes tempes
Sentiront ma présence, ainsi que le plafond
Dans les veilles d'hiver sent la chaleur des lampes ;
Et tu te porteras les mains souvent au front !

« Tu suivras, l'arrosant d'une sueur amère,
Le chemin noir montré par mon doigt souverain ;
Et tu préféreras au baiser de ta mère
Le baiser sans chaleur de mes lèvres d'airain.

« Nous irons, fût-ce au gouffre où toute chair frissonne.
Cachant ton tremblement, tu me diras : « C'est bien »
Et même sur la croix, même vu de personne,
Tu n'oseras parler pour me reprocher rien...

« Et quand la mort viendra, quoi que tu penses d'elle,
Croyant ou révolté, tu ne craindras rien tant
Que de me rencontrer à ton chevet fidèle
Et de me voir froncer un sourcil mécontent.

« Et penché sur la tombe, et fût-elle la chute
Et la destruction de tout ce qu'on rêva,
Tu voudras, bénissant le terme de la lutte.
Y glisser, rassuré par mon sourire. Va ! »

L'ESPRIT CALME

Jésus dormait. C'était sur le lac, et les Douze
Se groupaient sur les bancs près du Maître endormi.
Les uns contemplaient l'eau, cette froide jalouse,
Et les autres le ciel, indifférent ami.

Ainsi voguaient, remplis d'inquiètes pensées,
Ces silences autour de ce dormeur serein.
La tempête survint. Les vagues oppressées
Se tordaient sous la nue aux grondements d'airain.

Les rames s'arrachaient des poignes convulsives,
Et dans l'écume, avec ses impuissants témoins,
La nef désemparée, aux chocs des eaux massives
Tournait, comme un cercueil de pauvre aux ais disjoints

Jésus dormait. — Courbés comme au glaive de l'Ange,
Et déjà secoués des suprêmes frissons,
Mais plus tremblants encor de ce sommeil étrange,
Les disciples criaient : « Seigneur ! nous périssons ! »

Jésus rouvrit alors ses cils pleins de lumière,
Et, levé sur la poupe au milieu des sanglots,
Alentour promena sa tranquille paupière. —
Un grand calme à l'instant descendit sur les flots...

— Ainsi, saisis de trouble au sombre aspect des choses
Nous errons, dans l'horreur des méditations,
Sur la mer des effets battue au vent des causes,
Misérables jouets d'obscures passions.

Tour à tour aveuglés d'éclairs et de ténèbres,
Dans la mêlée éparse à tous les horizons,
Nous ne percevons rien, glacés jusqu'aux vertèbres,
Si ce n'est que tout tremble et que nous périssons !

Le sage est seul tranquille en cette ombre où nous sommes.
Au tumulte des faits son œil clair et puissant
S'impose, — et sur le vent, la fumée et les hommes,
L'immense paix des lois éternelles descend !

SECOND INTERMÈDE

L'ÂME DES FLEURS

(ROMANCE)

Musique de Jules Massenet.

Gardez les fleurs que je vous ai données :
Leur cendre embaumera votre chaste séjour,
Et comme avec l'âme des fleurs fanées
Dieu fait des astres pour l'amour
Elles m'éclaireront jusques à mon retour.

Vous remuerez parfois leur cendre fine
Et de chers souvenirs alors s'exhaleront ;

Pendant qu'au ciel, blanc comme une aubépine,
Leurs âmes étincelleront
Et que j'irai portant leur baiser sur le front.

Oh ! respectons la relique des roses !
Rien de ce qui fut beau ne s'en va sans retour,
Et dans les bois du paradis écloses
Nous cueillerons encore un jour
Les fleurs qui parfumaient ici-bas notre amour.

DEUX SONNETS

TRADUITS DE SHAKSPEARE

I

Ils n'ont rien du soleil, les yeux de ma maîtresse.
Le rouge de sa lèvre est d'un corail douteux.
S'il faut des seins de neige, ils sont bruns tous les deux ;
Des cheveux d'or? L'ébène à ses tempes se tresse.

Florissantes, j'ai vu des roses de Damas
Roses et blanches ; mais ce n'est point sur sa joue ;
Le parfum qui, sur elle et hors d'elle, se joue,
Est doux ; mais j'en connais qui sont plus délicats.

Elle parle ; et je sens de l'amour à l'entendre,
Et pourtant la musique est une voix plus tendre !
Certes je n'ai pas vu Cypris prendre son vol,
Mais elle, en sa démarche, elle foule le sol.

Mais, plus que les beautés qu'en poète on compare,
Malgré tout, par le ciel ! ma bien-aimée est rare !

II

La clé bénie en main, je suis comme l'avare
Qui peut à tout moment jouir de son trésor,
Mais qui ne le veut pas et qui résiste encor,
Parce qu'il sait le prix piquant d'un plaisir rare ;

Tel le charme des jours de fête est plus nouveau
Si le calendrier de loin en loin les place ;
Et tel le joaillier, d'un goût plus sûr, espace
Dans un collier, la perle où luit la plus belle eau.

Le temps où je vous ai, c'est ma riche cassette ;
C'est l'armoire où j'enclos des vêtements de rois ;

Pour ce bonheur choisi j'ai des instants de choix,
Où je sors de prison cette splendeur parfaite !

Soyez béni, vous qui donnez à vos élus
Joie avec vous ; Espoir, lorsqu'ils ne vous ont plus!

L'ENVERS DE LA SÉRÉNADE

Que j'aime, la nuit, quand tout dort,
Tout à coup réveillée, entendre
Une voix mâle, d'un air tendre
Qui chante qu'on m'aime à la mort !

Que j'aime à la fenêtre entendre
Les soupirants se quereller
Et subitement se mêler
Aux chansons les cris de l'esclandre !

Voilà le concert achevé!
A présent sifflent les rapières...
L'éperon fait sonner les pierres
Et le feu jaillit du pavé !

Mais le guet vient, bonté suprême !
Je frissonne sous le rideau ;
On en porte un dans son manteau :
Ah ! s'il survit, c'est lui que j'aime !

Ma mère, comme à mon berceau,
Vient pieds nus voir si je repose ;
A travers ma paupière close
Danse tout rouge le flambeau.....

VEILLE PROLONGÉE

Chez la voisine endormie
Le plus ancien des coucous
Dans sa gaine de momie
Frappe douze tristes coups.

Ma voisine est fraîche et tendre :
Un visage de vingt ans !
Je voulais ce soir l'attendre :
Je n'en ai pas eu le temps.

Sur mes livres, solitaire,
J'ai veillé, j'ai travaillé
A mon labeur sans salaire ;
Et sur mon coude appuyé

Dans un tremblement étrange
Tout doucement j'ai glissé
Où chantait une voix d'ange...
Lorsque l'horloge a grincé.

Peut-être elle sonne l'heure
A quelque ami dans ses bras...
Je ne sais pourquoi je pleure ;
Hélas ! je ne l'aime pas !

CÉLIANE[1]

— Oui, cher ; je ne fais plus la guerre.
J'ai laissé l'ombre des drapeaux
Pour goûter l'ombre bocagère
Et les clairons pour les pipeaux.
J'ai mis la gloire en nonchalance,
Au grenier la targe et la lance,
Et je n'entends plus les tambours
Sinon quand ils font sur la place
Danser d'une si belle grâce
Les rustiques et leurs amours...

[1] Écrit en marge du scénario inachevé d'une pièce Louis XIII.

Mon Célidan, la solitude
A pour moi cent charmes divers ;
J'ai pour théâtre et pour étude
L'aimable horreur de ces déserts !
Car une déité l'enchante,
Et sous la frondaison penchante
Si quelqu'un te dit que parfois
L'on a cru voir passer Diane,
Dis-lui que c'est ma Céliane
Et que je la suivais aux bois

CHANSON D'ITALIE

Oh ! des plus capiteuses roses
Rompez les boutons, un par un,
Que j'y retrouve le parfum
De deux lèvres à jamais closes !

Pour me les rendre seulement
Ces douces lèvres en idée,
Pour rendre à mon âme obsédée
Le frisson de son cher tourment,

Dépeuplez de roses le monde !
Broyez l'enivrante moisson !
Exprimez-en, comme un poison,
L'esprit en une goutte blonde !

Sur mes lèvres la nuit versez
Cette essence, et, volupté brève !
Peut-être goûterai-je en rêve
L'illusion de ses baisers !

AIR VARIÉ

L'oranger répand son ivresse...

Comme une mortelle paresse
L'oranger répand ses odeurs ;
Et lasse de désirs, je meurs.

La mer bleue à plus d'une lieue
Dort sous les orangers en fleurs ;
Et lasse de désirs. je meurs.

Une voile est sur la mer bleue...
Mes yeux sont obscurcis de pleurs.
L'oranger répand ses odeurs.

Comme une mortelle paresse
La langueur clôt mes yeux confus...
L'aimé ne me reverra plus !

L'oranger répand son ivresse...
Avant que la voile entre au port,
Mon cœur épuisé sera mort !

Mais quel bras m'enlace et m'oppresse ?
Est-ce la réelle caresse,
Est-ce le rêve dont je meurs ?

L'oranger répand ses odeurs !

MUSIQUE D'ANTAN

Pendant qu'aux sentiers d'autrefois
L'eau coule et fuit, couleur de rêve,
Une musique au fond des bois
S'élève...

Et j'ai cru que c'était ta voix
En ma solitude approchante...
C'est une flûte au fond des bois
Qui chante.

Peux-tu revenir une fois
Par les sentiers où je demeure ?
C'est une flûte au fond des bois
Qui pleure.

Non, pas plus que l'eau, tu ne dois
Revenir, — que l'eau, ta parente... —
C'est une flûte au fond des bois
Mourante !

INTERRUPTIONS

Chut ! voici la lune qui passe.
Meuniers, faites paix un moment.
Qu'elle a de grâce
A marcher si languissamment !

Ses souliers bleus dans la rosée,
A sa tête un halo tremblant,
C'est l'épousée
Hélas ! d'un mariage blanc.

Ah ! laissez-moi, les belles folles,
Car je suis fatigué des jours
Et des paroles
Où se dissipent vos amours !

Et je veux, où mon cœur s'élance,
Suivre en ce parc mystérieux
Le cher silence,
Le silence blanc de ses yeux !

ORIGINE DES ROSES

A Théodore de Banville.

Chère, je te dirai l'origine des roses.
J'étais enseveli dans les songes moroses
Quand un cri de triomphe a remué les airs
Tout à coup traversés d'une averse d'éclairs.
Et j'ai vu dans l'affreux déchirement des brumes
Enchaînée au rocher caduc et vert d'écumes
La Terre virginale, et nue, et les secrets
De sa nudité d'or éparse sur les grès.

Comme un trésor semé par des voleurs en fuite ;
Et les vents s'éploraient sur sa grâce détruite
Et voilaient ses flancs purs de ses cheveux éteints.
Le monstre Hiver, ainsi l'ordonnaient les destins,
Apre et déjà griffant la délicate épaule,
En sa gueule verdâtre et telle que le pôle,
La devait engloutir afin que tout fût dit !
Mais un souffle a passé, l'horizon s'attiédit,
Le ciel pâle se fait couleur de tourterelle,
Et portant la massue au poing, surnaturelle,
Voici le dieu promis, l'Hercule souriant,
Beau, jeune, et ses cheveux parfument l'Orient ;
C'est lui, libérateur, et la vivante haleine
Sort en flux réguliers de sa poitrine pleine ;
Il assomme la bête effroyable, et le sang
Par jets et par éclairs s'élance, bruissant,
Et furieusement court la stérile arène.
Et le héros épris vole à la jeune reine
Rompt les fers, jette un cri de joie, et sur son cœur
L'emporte, languissante encore à son vainqueur :

Mais son âme bientôt coule en ses veines, souple,
Et du sang de la bête autour du jeune couple
Éclosent par milliers des roses, des rosiers
Et des roses, ouvrant leurs cœurs extasiés,
Et la peau de la bête est comme un lit de roses
Où la vierge couchée et les lèvres décloses
Aux baisers d'or pleuvant comme l'or des colliers
De même épanouit des roses par milliers.

RAMASSEUR D'ÉTOILES

Les champs montent, noirs, au bord du ciel clair...
Le ciel, au-dessus de la plaine sombre
Palpite, piqué d'étoiles sans nombre...

Une file... deux... trois filent en l'air,
Et dans le gazon, comme bat une aile,
Leur douce clarté tombée étincelle.

Aussitôt, sorti du pâle horizon,
Comme un échassier qui va, solitaire,
Un grand homme noir plié vers la terre

S'approche en silence, et dans le gazon
Ramasse avec soin les pauvres petites...
Puis, les doigts luisants de ces marguerites,

En se relevant les repique au ciel.
Or, je vois qu'il passe en oubliant une
Comme un pleur limpide et couleur de lune...

Celle-là, pour toi, pour ton humble autel,
Je l'ai recueillie, adorable flamme...
— Ne la laisse pas éteindre, ô mon âme!

LIVRE TROISIÈME

L'ÉPREUVE

I

LA TÂCHE

LE GOÛT DU MASQUE

— Toujours seras-tu l'histrion
Qui déclame un rôle sonore ?
De céruse et de vermillon
Te peindras-tu longtemps encore ?

Toujours, pour composer tes vers
Revêtiras-tu quelque autre homme ?
Qu'est-ce que rire ou pleurs amers
Peuvent gagner au masque en somme ?

Cesse de farder tes douleurs
Et d'habiller le mal suprême
Qui te dévore ! — Souffre et meurs
Naturellement ! Sois toi-même !

RÉPONSE DU POÈTE

— Au condamné sur l'échafaud,
Malheur à qui dit : — « Pas d'emphase
Ni de geste tragique ! Il faut
Mourir tout nu ! mourir sans phrase ! »

Non pas ! car c'est l'humain instinct
Cher même aux Christs en robe blanche,
Et sur l'échafaud le plus saint
Monter, c'est monter sur les planches !

On chante, on prophétise, on prend
Pour tomber la plus belle pose ;
Il faut qu'on étonne en souffrant,
Et qu'on meure pour quelque chose !

Toujours l'homme en soi se déplaît.
Se montrer autre est son délire.
Le misérable moi qu'il est
Même aux plus grands ne peut suffire.

Vous qui raillez, jetez d'abord
Les échasses que vous vous faites !
Vous tous, masqués jusqu'à la mort,
Que reprochez-vous aux poètes ?

Ah ! ses pleurs du moins sont réels,
Pour couler sur un faux visage ;
Et peut-être il ment, fous cruels,
Et n'en est que mieux votre image !

A ALFRED RUFFIN

Dût la terre, perdant sa ceinture féconde
De rocs vêtus d'humus et de bois toujours verts,
Rouler rase, vraiment machine et vraiment ronde,
Ami, le rythme encor charmerait l'univers !

Car jamais ne mourra l'anxiété profonde
Qui jaillit vers le ciel en mille accents divers ;
Et par ruisseaux coulant sur les pages du monde
Les larmes et le sang feront toujours des vers !

Tu crains que sous la pioche et le râteau nos cimes
S'abaissant chaque jour et comblant les abîmes,
La prose au lourd niveau ne s'étale en tout lieu....

Va! le cœur humain garde assez de précipices,
De torrents, d'antres sourds et de forêts complices
Pour faire un long poème à la gloire de Dieu!

Avril 75.

DOULEUR DE PENSER

Parfois la vie afflue en nous et nous enivre
Et tout devient prétexte à l'extase de vivre.
Pour un vent frais qui court, pour une goutte d'eau
Qui suspend le soleil au bout d'un fin rameau,
Pour un enfant qu'on voit, joue exquise et rosée,
Chair que pour une fleur peut prendre la rosée,
Pour un air qu'on entend aux lèvres d'un passant,
Pour moins encor, — pour rien, — l'on est joyeux, l'on se
Fondre invisiblement vains espoirs, craintes vaines,
Dans le sang tiède, heureux de couler dans nos veines

Et les cinq sens, ravis d'agir, font tour à tour
Couler en nous la vie ambiante et l'amour....

Si l'on en restait là! Mais jusqu'au bout poussée,
Cette joie en tumulte éveille la pensée
Et par tous les canaux lui versant à souhait
Son ivresse, l'excite alors du même fouet!
L'excès de vie apporte ainsi l'excès de rêve.
En tumulte l'essaim des problèmes se lève.
Sous chacun des plaisirs goûtés nous découvrons
Un mystère à blanchir sollicitant nos fronts;
Chaque question, prise en désordre, est lâchée
Sans réponse, laissant la tête plus penchée;
L'amour ouvre à nos yeux l'origine sans fond;
L'écume de la vie au hasard brille et fond;
Sous les formes nous fuit l'insondable matière.
Néant, l'homme! le ciel, gouffre! nuit, la lumière!

Ainsi ce qui faisait bondir le sang joyeux
Fatigue le cerveau morne et fuligineux;

Ainsi, fatalement, le bonheur d'être amène
La douleur de penser.....

Sombre misère humaine !

LE GOÛT DU NÉANT

Lorsque, plein du besoin de dormir de la brute,
Sans pouvoir m'y rouler, j'erre au bord du sommeil,
Un songe obstinément dans mon cerveau qui lutte
Peint des perrons de marbre inondés de soleil,

Et de grands escaliers disposés par étages
Qui descendent en paix de toute leur largeur
D'un immobile azur à d'éternels rivages
Où du soleil couchant s'étale la rougeur.

Dans les ondes de la lumière et du silence
Drapés superbement de haillons merveilleux,
De graves mendiants dans leur souple indolence
Tout de leur long couchés dorment, pareils aux dieux.

Heureux qui fait de l'âme et de la vie un rêve,
Et qui, sollicité par le gouffre béant,
Se revêt de couleur et d'or, et sur la grève
Se couche, et sans effort s'accoutume au néant!

A MARIE BASHKIRTSEFF

Rose si tôt pâlie, éteinte sans amour!
Lampe ardente, qui bus ton huile avant le jour!
O vierge! enfant, génie et désespoir! ô femme!

Dieu, quelquefois, distrait dans son œuvre sans bords,
Se trompe quand il crée et peut, en un seul corps,
Roseau qui déjà plie, insuffler plus d'une âme.....

Et de plusieurs destins le sein bat, tourmenté!
Alors, avant qu'ils aient trouvé leur unité,
Que de combats, de pleurs et de cris funéraires!

C'est de quoi tu mourus! Chaque forme du beau
Avait une âme en toi qu'aspirait son flambeau
Et tu te consumais à leurs souffles contraires,

Martyre! Et cependant tu demandais à Dieu
La gloire humaine, vent de poussière et de feu,
La gloire, ce désert où verdoie une palme,

La gloire, hélas! — Mais Dieu, te regardant, meilleur,
Te voulut épargner cet autre orage, ô fleur,
Et te mit dans la sienne, éternellement calme.

24 juin 1887.

MORT DE VICTOR HUGO

I

L'avant-veille.

Victor Hugo se meurt ! — O revanche suprême
De la Destruction ! — oui, dans cette heure même
Où je regarde aller mon souffle devant moi,
Où ce passant dehors siffle je ne sais quoi,
Où cette femme rit dans la chambre voisine,
Où Paris roule, joue, aime, vend, assassine,
Où l'air emplit l'espace, indéfectible flux,
Victor Hugo se meurt, il ne respire plus !

La Mort, que, plein d'amour, de colère et de joie
Il a soixante ans fait reculer, tient sa proie !
L'éternelle ennemie au cœur même l'atteint,
Et le chêne se sèche, et le volcan s'éteint !

— Accourez toutes, vous, Odes, Orientales,
Gestes au large vol, Satires, sœurs fatales
Qui faisiez pour Macbeth du chaudron écumant
Des inspirations, — sortir le Châtiment !
Hymnes ! Prières, vous, vous toutes, Immortelles,
Ses filles, secourez le Père de vos ailes !
Ne pouvez-vous, Chansons, qu'il fit naître et courir,
Vous qui ne mourrez pas, l'empêcher de mourir ?
Non ! personne ne peut frustrer la juste tombe,
Et le héros se rend, et le vainqueur succombe,
Le pouvoir est un songe et le génie un jeu,
Et la création ne sauve pas le Dieu !

Il faut qu'il meure ! Hélas, mère de l'harmonie,
Sa bouche a maintenant des hoquets d'agonie;

Son cœur, source de feu, soleil intérieur
Qui brillait par son verbe, est un bloc sans chaleur;
Sa pensée enivrée au souffle de l'abîme
Chancelle, et tâche encor, puérile et sublime,
D'embrasser dans l'espace un fantôme de vers;
L'affreux sommeil emplit déjà ses yeux ouverts;
Il ne voit plus; il meurt; il sent fondre son âme,
Et même en y tombant, la géante de flamme
N'éclaire pas la mort; il entre, et rien ne luit,
Et c'est comme un enfant qui s'en va dans la nuit!

II

La veille.

Oh ! comme avec lenteur tu savoures ta proie,
Et que tu fais durer terriblement ta joie,
Envieuse sinistre, ô Mort ! — comme à loisir
Tu t'assouvis, comblant ta faim et ton désir !
Dès qu'un être jaillit de la mer des semences,
Tu jaillis aussitôt derrière, tu commences
Ta poursuite, tournant et cherchant le défaut,
Et bien que sûre un jour de l'avoir, il te faut
L'avoir à l'instant même, et chaque heure qui s'ouvre
Pour lui te semble un vol, et dès qu'il se découvre
L'invisible harpon siffle, se fixe et mord ;
— Et tu ris, tant la hâte est dans ton âme, ô Mort ! —

Aussi, que tu devais haïr, de quelle haine,
Celui-ci, qui tenait ta rage en quarantaine,
Qui voulait te chasser, au nom de Jésus-Christ,
De ces gibets sanglants dont l'odeur te sourit,
Et qui, plus d'une fois, comme l'antique Hercule
Allant à toi, devant qui le Soleil recule,
T'a prise corps à corps, et t'a voulu forcer,
Pour t'ouvrir la mâchoire et pour te confesser,
Et savoir où tu mets, vieille, après tes débauches,
Les esprits que tu prends et les fleurs que tu fauches !

Maintenant, tu le tiens, il n'échappera pas.
Ta vengeance prolonge à souhait le repas ;
Afin d'en mieux jouir tu suspends l'agonie.
Et, lumière à lumière, éteignant ce génie,
Tu ne l'achèveras qu'après avoir montré
Notre misère en lui jusqu'au plus bas degré !
— Et tu riras, tournant vers nous ton rire, ô Stryge !
Sachant qu'autour de lui nous guettions un prodige,

Et que nous attendions, à son dernier moment,
Un mot, un eurèka sublime, un flamboiement!

Tu riras de nous voir surpris de cette chute,
Et de cette pitié finissant cette lutte,
Et tu diras, le pied sur sa bouche et son front :
— « Il le sait, mon secret! Demandez-le-lui donc!

III

Le lendemain.

Oh ! sous cette douleur irrésistible, amère,
Sous cette main frappant sur nous,
Je fais comme l'enfant, je m'en vais à ma mère,
France, je tombe à tes genoux !
Je t'aime, ô France ! — ô mère, après les jours funestes
Où, prenant le suprême essor,
S'en retournent tes fils les plus fiers, toi, tu restes,
Et nous pouvons aimer encor !
Oh ! si tu t'en allais parce qu'ils disparaissent,
Parce qu'il s'éteint un flambeau,
Si les sinistres nuits, les nuits qui nous oppressent
T'engloutissaient, morne tombeau,

C'est alors qu'il faudrait refuser toute vie
Et toutes consolations !
Si, ce génie éteint, si, cette âme ravie,
Entre les saintes nations
Tu cessais seulement de briller la première !
Mais ton déclin n'est pas si prompt,
Tes fils peuvent tomber, tu gardes leur lumière,
France, elle te remonte au front !
Leur âme accroît la tienne où viennent apparaître
Générosité, grâce et foi,
Et le plus grand de tous hier n'a cessé d'être
Qu'afin de mieux devenir toi !
Et tu nous restes, joie et parfum de la Terre,
Douce France au rire enchanté,
Qui seule rends le globe, en dépit du mystère,
Habitable à l'humanité !
Tu restes, mère aimée, assise en tes murailles
Et tes jardins verts et cléments,
Et, n'est-ce pas ? tu sens remuer tes entrailles
Pour de nouveaux enfantements !

Car voilà deux mille ans que dure ta jeunesse,
Et tu n'as pas vieilli d'un jour,
Et sans doute il se peut qu'un autre fils te naisse
Ayant toujours autant d'amour !
Mainte fois en cet âge on t'a, folie ou crime,
Poussée aux enfers pas à pas ;
On a cru, n'entendant plus ton chant dans l'abîme,
Que tu n'en ressortirais pas :
Tu ressortais toujours plus belle du martyre !
Et sereine, ayant traversé
Le bourbier de la mort sans perdre ton sourire,
Tu reprenais le chant cessé.

II

L'ÂME SEULE

CHEZ LE VOISIN

Chez le voisin j'entends un piano qui rêve,
Puis des rires de femme et d'amoureuses voix.
Et je me penche : et c'est la chanson d'autrefois.
Et derrière le mur mon jeune avril se lève.....

C'est bien ma mie : elle est gaie et rose ; et sans trêve
Les airs de notre enfance éclosent sous ses doigts ;
Et mes amis groupés l'écoutent ; je les vois ;
Et la nuit rayonnante en doux propos s'achève.....

Mais non : car mes amis sont défunts ; et là-bas
Ma mie est toute vieille aux bras d'un autre ; hélas !
Les airs sont oubliés du passé que j'envie !

Et ce qui m'en sépare est plus que ce mur lourd :
C'est l'amas douloureux, infranchissable et sourd
Que laisse en s'écroulant derrière nous la vie !

5 décembre 81.

MENDIANTE

Ce petit bruit doux qui tinte aux carreaux,
C'est la pluie, hélas ! Or, une pauvresse
Est là, en haillons collés sur les os.

Je lui dis : Entrez, pauvre âme en détresse !
Dans mon âtre clair monte un feu vivant.
Venez ; chauffez-vous à cette caresse.

Elle entre et je dis : — « La pluie et le vent
« Glacent les haillons traînants qui te ceignent.
« J'ai des robes, là, qu'on tisse au Levant,

« Et l'or et la pourpre et les fleurs y saignent.
« Il semble, à les voir, ces rêves profonds
« Qu'ivres d'opium les sages enseignent.

« Couvres-en ta chair et tes membres blonds. »
La voici vêtue ainsi qu'une fée ;
Et je verse, épris, dans ses cheveux longs,

Tout l'amour que tient mon âme étouffée
Et tout ce qu'il tient d'or en ma maison !
— Et d'un tel désir me vient la bouffée

Qu'à ses pieds tombant je perds la raison.....
Maintenant voici, je m'éveille, triste,
Près de l'âtre où meurt le dernier tison.

Petit à petit sentant que j'existe,
Je la cherche, hélas ! de mes yeux lassés,
Mais d'elle à présent plus rien ne subsiste

Que ses haillons noirs qu'elle m'a laissés.
Par la cheminée elle s'est enfuie
Avec les habits d'Orient tressés ;

Et toute ma chambre est pleine de pluie.

J'aime à vous voir si belle, et de votre beauté
N'ai pourtant que l'image à mille autres offerte ;
J'aime à vous rêver bonne, et de votre bonté
D'autres se loueront seuls, hélas ! moi. jamais, certe !

Et j'aime à vous aimer cependant sans espoir !.....
— Dans un bouquet, la fleur inutile qu'on jette,
La goutte d'eau qui court sur vos vitres le soir,
La page du roman que vous passez, distraite,

C'est moi. — Peut-être, hélas ! la page vous eût bien
Émue, et rafraîchie un moment cette goutte,
Et la fleur embaumée... — Et vous n'en savez rien ; —
Et les choses ainsi ne sont pas mal sans doute,

Puisque nous n'en mourrons enfin, ni vous, ni moi,
Quoique j'en aie à l'âme une mélancolie ! —
Vivez, brillez, mettez les cœurs en désarroi,
Et que toute douleur au monde vous oublie !

Charmante, et bien portante, ainsi que Dieu vous fit,
Je me contenterai du reflet de ce charme ;
A la source, de l'astre amoureuse, il suffit
D'en avoir le reflet dans sa petite larme.

Et l'un me loue et m'aime, et dit : Cet homme est bon.
Je sais, — honte sur moi ! — que ses raisons sont fausses.
Ainsi ment l'épitaphe inscrite sur nos fosses
Qui nous fait neige alors que nous fûmes charbon.

Celui-ci me dénigre et me hait, et les causes
Qu'il en donne tout bas sont plus fausses encor.
Imbécile, qui n'a rien vu de mon trésor !
Ma vraie âme est pour l'un et l'autre lettres closes.

Ironique destin des hommes d'ici-bas !
Sous le masque mêlés ils marchent côte à côte ;
Et tous, méconnaissant le mérite ou la faute,
Sont aimés ou haïs pour ce qu'ils ne sont pas.

Mais moi, je me connais ; je vois clair en moi-même.
Bien. Est-ce que je m'aime, est-ce que je me hais ?
Ah ! pour me conserver à moi, comme je fais,
Si précieusement, sans doute que je m'aime...

Et pourtant cette vie, — oh ! comme je me hais
De m'en faire un désert blanc de sel et de sable,
Et surtout, sachant bien le mal inguérissable,
De ne m'en pas ôter l'insupportable faix !

LÂCHETÉ

. . . . . .

Rare est le mauvais sort que ne pourrait briser
Un effort patient de volonté tenace,
Ou le coup de collier d'une vaillante audace.
L'œil lucide et le bras hardi font le vainqueur,
Et la fortune manque à qui manqua le cœur.
J'ai feuilleté l'histoire, à mes doigts familière,
Et j'ai questionné le vent et la poussière ;
La poussière m'a dit que l'homme est trop souvent
Inerte et vil plus qu'elle, et plus léger. Le vent

M'a dit qu'il poussait moins d'ombre que la panique.
Le sort n'est qu'impassible et n'est pas ironique ;
Étant la loi, rigide, il suit droit son chemin
Sans se préoccuper du tremblement humain :
Qui ne regarde pas en arrière est son maître.
Notre fatalité, qu'on ne veut pas connaître,
C'est l'hésitation, laissant fuir les instants ;
— Imbécile, qui crie à l'Univers : « Attends ! » —
C'est l'horreur sainte, c'est l'épouvante de faire
En avançant, — le pas qui nous tente en arrière ;
Et les peuples, courbés et plaintifs, noirs moutons
Bêlant dans le chemin plein d'ombre où nous doutons
N'ont de joug si pesant qu'ils n'attachent eux-mêmes ;
Et la cause d'où vient leur mal, — honte suprême ! —
Et qui les fait crier au sort immérité,
N'est pas l'oppression, mais c'est la lâcheté.

A CELLE QUI DÉFIE

Tu t'avances vers moi, vierge, beauté, printemps,
Répandant au soleil les trésors de ta joie,
Ton sein gonflé de rire où la pointe rougeoie,
Ta lèvre où le baiser défie, et tu m'attends !

Tu chantes, triomphale, ardente ! — Infortunée !
Tu ne te sens pas dupe et tu ne te sais pas
Le fatal instrument d'une force d'en bas
Qui se joue et se sert de ta vingtième année !

D'autres relèveront ton défi. Les amours
Te courberont au joug et bientôt, sous la charge
Des douleurs, ton beau flanc rompra, pas assez large,
Et la fécondité flétrira tes seins lourds.

Ah ! tu voudras alors ne l'avoir pas connue
Cette guerre où des dents et des lèvres tu cours !
Tu redemanderas en pleurs tes premiers jours,
Tu te feras horreur quand tu te verras nue !

Aime donc ! Souffre, enfante, ainsi que l'animal.
Et lorsque tu mourras, vieille et désespérée,
La nature, de fleurs sur ta tombe parée,
Rira d'avoir par toi perpétué le Mal.

LE REPOS DU PAUVRE

On a fermé ses yeux. C'est un pauvre homme mort.
L'étroit logis est teint des lueurs sépulcrales
De l'hiver, et de deux chandelles inégales
Qui brûlent près d'un brin de buis bénit. Il dort.

Lisez comme on l'aimait sur ces figures pâles ;
Hors cet amour, il n'a rien obtenu du sort.
Il expira tout bas, mettant l'extrême effort
Pour n'affliger personne, à retenir ses râles.

Si maigre, on eût dit presque un enfant qui pâtit.
Et l'on se prend à dire encor : pauvre petit !
Ayant souffert la vie en grande patience,

Il incline à la mort un doux front résigné.
Après le long travail, voici qu'il a gagné
Le salaire du pauvre : il repose... Silence !

LA PRÉSENCE INVISIBLE

I

Je ne sais pas pourquoi j'ai dans l'âme ce soir
Un étrange et poignant besoin de désespoir
Et des larmes me sont toutes seules venues
Comme la pluie aux champs vient de mers inconnues.
Pourtant le ciel est libre et l'air est parfumé ;
Je devrais être heureux ce soir, je suis aimé !
L'homme serait-il donc si peu fait pour la joie
Qu'il ne la puisse un jour porter sans qu'il y ploie

Et qu'aimer comme naître appelle aussi les pleurs ?
J'ai quelquefois pensé, dans ces vagues douleurs,
Que les morts ignorés qu'on cache sous la terre
Sans qu'une âme ait suivi leur convoi solitaire,
Dont nul pas ne connaît le sépulcre écarté,
Et qui n'ont pas d'ami dans leur éternité,
J'ai pensé, quand ce deuil inexpliqué m'oppresse,
Que pour avoir leur part ces défunts en détresse
Sur nos cœurs encor pleins pesaient obscurément
Et que cela tombait sur leur isolement
Comme au désert la pluie ou la rosée aux plaines ;
Ou que, n'ayant plus d'yeux pour soulager leurs peines
Ils entraient dans nos seins gonflés pour soupirer
Et qu'ils nous empruntaient les nôtres pour pleurer.

II

Car les morts sont partout. C'est leur sainte poussière
Qui compose des champs la force nourricière ;
Toute la terrre est tombe, et dans les noirs sillons
Nos pères inconnus dorment par millions.
Leurs os ont dans les bois donné leur moelle aux chênes ;
Des sources lentement ont filtré de leurs veines,
Et comme une âme immense errante sur nos fronts,
Leur haleine a formé l'air que nous respirons.
Oh ! leur cendre est en nous. Grand Dieu ! c'est elle-même
Qui, mêlée à nos sens, vit, souffre, palpite, aime ;
La nature, à travers ses mille enfantements,
A travers ses fraîcheurs et ses verdissements,
Ses eaux, ses blés, ses fruits, ses flores et ses roses,
Et ses illusions et ses métamorphoses,

Par d'étranges chemins que suit l'œil de Dieu seul
Refait le petit-fils des cendres de l'aïeul ;
Elle aime tant ses morts, cette mère profonde
Qu'elle en tire la grâce et la verdeur du monde,
Et recompose, avec leurs restes transformés,
Des vivants, de son souffle immortel animés.

III

Le vent roule dans les ormes
Comme un passage de chars,
Et des nuages informes
Chassent dans les cieux blafards.

Le vent roule dans les chênes.
— On dirait le bruit des morts
Pleurant et tirant les chaînes
Qu'ils portent aux tristes bords... —

Le vent tombe, tourne et monte
Le long des coteaux mouvants... —
— A peine la terre compte
Un milliard de vivants... —

Le vent se lamente et roule
Comme chargé de remords... —
Mais qui peut nombrer la foule
Et les milliards des morts ?

Le vent saute dans le gouffre... —
— En ce monde condamné
Qui pour jamais chante et souffre,
Combien d'hommes est-il né ?

Le vent saute, hurle et sombre
Comme le Niagara...
— Combien de flambeaux dans l'ombre
Sont éteints, qui le saura ?

Comme un tourbillon de flammes
Le vent ronfle en se levant...
— Est-ce que ce sont les âmes
Qui forment l'air et le vent ?

O vent qui passes, plus rude
Que les bisons chevelus,
Roules-tu la multitude
Des êtres qui ne sont plus ?

Toi qui bats, tambour livide,
Est-ce que, vain bruit des vents,
Tu composerais ton vide
De ce qui fut les vivants ?

Houh ! houh ! va-t'en vers les grèves,
O vent, tourne sur les mers,
Avec les chants et les rêves,
Les larmes, les cris amers !

Tourbillonne, siffle et gronde
De Singapour à Para,
O vent, fais le tour du monde,
Portant ceux qu'il engendra !

Ouvre tes ailes mouillées,
O rafale des défunts !
Arrache aux bois les feuillées,
Arrache aux flots les embruns !

O vaste tourbe inutile,
Si tu dois souffler toujours,
Vole, renverse, mutile,
Les montagnes et les tours !

Plane, sans cesse grossie
Par les générations,
Et sur la terre obscurcie
Répands les destructions !

Sur la terre qui s'effare
Roule ton vaste charroi
Comme un conquérant barbare,
— Et d'abord, emporte-moi !

III

BONHEUR

I

O mon refuge ! ô ma demeure
Toujours présente à l'horizon,
Où mes blessures à toute heure
Trouvent charpie et guérison !

Compagne ! ô ma force ! ô ma joie !
Mon cœur se fond pour te bénir.
Avant que l'aurore rougeoie
Dès l'aube je te sens venir.

Tu me viens, ayant pris lumière
Et chaleur au soleil d'été,
Et dans la maison coutumière
Tu reverses cette clarté.

Tu m'éveilles, tu m'illumines
En passant sur mes yeux ta main !
Tu me nourris, tu m'achemines,
Tu fais mon vin, tu fais mon pain !

Si j'erre le jour en détresse,
Je n'ai qu'à me tourner vers toi
Pour que dans l'orage apparaisse
L'arc-en-ciel, nimbe où je te voi !

Tu luis et tu charmes ! Tu prouves
Que la vie est un don de Dieu !
Et tu réchauffes et tu couves,
Étant le foyer et le feu !

Sœur d'armes contre un sort rebelle,
Gardienne des lares sacrés,
Tu veux bien encore être belle,
Et m'ouvrir tes bras adorés !

O ma Raison, forte et paisible,
Fierté sans tache et sans détour,
Pallas ! Conscience visible !
Tu consens d'être encor l'amour !

La parole sèche à la bouche,
Quand le cœur déborde ! Les mots
Tremblent dès que l'amour les touche,
Et se brisent, et sonnent faux !...

O mon âme, que te dirai-je,
Puisque tu es moi plus que moi !
O mon cœur, que te donnerai-je,
Si tout ce que j'ai vient de toi !

II

Le ciel si pur n'est pas tes yeux,
Les roses ne sont pas ta lèvre,
Ni la source où guérit la fièvre
N'est ton baiser délicieux.

Les lys florissants ni la neige
Ne sont tes seins ; reste en mes bras !
O mon amour, si tu t'en vas,
Avec quoi donc te referai-je ?

Si rien ne peut renouveler
Ta forme en ce monde où tout passe,
O mon amour, rends-moi, de grâce,
Aveugle avant de t'en aller !

III

O cœur limpde ! azur ! ô source où je m'abreuve
De vérité loyale et de fraîcheur ! ô fleuve
De pureté ! Bonheur ! — Et toi, pourtant, aussi,
La douleur s'est assise à ton seuil obscurci !
Chère, et tes yeux, devant tes colombes en fuite
Ont eu l'étonnement, ont eu les pleurs ensuite,
Et sur les trahisons que nous peuvent couver
Nos destins et nos cœurs, tu t'es prise à rêver !
— Mais quelque mal qu'ait vu ton âme, ou que ton âme
Elle-même ait souffert, ni le gel ni la flamme
N'en ont terni jamais l'adorable cristal,
Et nul brouillard ne trame aucun voile fatal

Sur cette transparence où tu te montres nue ;
La pensée à ton front sans faire ombre est venue,
Et ton âme à travers tes songes t'apparaît
Comme le bleu du ciel à travers la forêt.

IV

AU MONT VALÉRIEN

Je suis allé cueillir des fleurs sur la montagne
Qu'enorgueillit son fort et son beau nom romain.
Son flanc porte en écharpe une verte campagne
Où les fleurs du terroir poussent à pleine main.

Je suis allé cueillir pour toi, ma bien-aimée,
Avec tes deux enfants, notre unique horizon,
Tout joyeux de l'accroître, odorante et pourprée,
La gerbe destinée à fleurir ta maison.

Des papillons comme eux butinaient dans les herbes
Et sous les murs, lustrés par les gazons épais,
Des vaches aux yeux bleus, massives et superbes,
Ruminaient lentement, nourrices de la paix.

Au-dessus de nous, rien que des cris d'hirondelles
Et le silence bleu de l'espace, et le jour.
Ainsi que les volcans, les hautes citadelles
Aiment pour leurs sommeils des murmures d'amour

Un moment toutefois s'est levé de la plaine,
Roulant une indistincte et profonde clameur.
Je ne sais quel vent, large et chaud comme une haleine.
A peine a-t-il ému l'herbe du mont dormeur.

Et comme sans songer je relevai la tête,
Le merveilleux tableau qu'on découvre de là
Fait pour lasser le peintre et troubler le poète
Dans le soleil et l'ombre à mes yeux s'étala...

Au nord c'est le damier des cultures vermeilles
Où les bourgs çà et là posent leurs clochers gris ;
Et les courbes sans fin de la Seine, pareilles
Aux retours d'un rêveur ; au levant, c'est Paris.

Et par le monde, ouvert en vastes perspectives,
Soufflant comme au combat les chevaux indomptés,
Je vis de toutes parts fuir les locomotives,
Portant des voyageurs à toutes les cités...

Alors, songeant à ceux qui s'en vont par l'espace
Sans liens sans fardeau, le vent dans les cheveux,
Libres comme le vent qui dans leurs cheveux passe,
Et qui pour accomplir n'ont qu'à dire : « Je veux! »

A ceux plus fiers encore et plus heureux sans doute
Qui dans cette rumeur sublime de Paris
Mettent leur nom, si bien que l'Univers l'écoute
A jamais envolé dans les chants et es cris,

Alors, — je te l'avoue — une amertume étrange
Est de mon cœur montée en un long serrement ;
Et comme à l'exilé, dit-on, le pain qu'il mange,
La vie a sous ma lèvre été rude un moment ;

Peut-être j'eusse alors, tant l'heure était mauvaise,
Blasphémé l'existence et méconnu le sort ;
Mais la voix des enfants, charme où le deuil s'apaise,
M'a tiré de ce songe et sauvé du remord...

Ils riaient, dans la paix amie et le silence,
Avec les fleurs luttant de grâce et de couleurs.
J'ai baisé leurs fronts purs où vit ta ressemblance,
Et j'ai continué de te cueillir des fleurs.

V

Mon âme ne veut pas au temps plier encore ;
Plus que jamais elle aime à regarder les cieux ;
Et toujours la plus pure et la plus jeune aurore
Lui tombe de tes yeux.

Plus que jamais les bois l'attirent sous leurs voûtes
Qu'emplit de sa musique un invisible chœur ;
Et toujours la chanson la plus belle de toutes,
Je l'entends dans ton cœur.

J'ai plus que jamais soif du flot chaste et rapide
Qu'épanche des hauteurs le glacier pur d'affront ;
Et pour ma soif toujours l'onde la plus limpide
S'épanche de ton front.

Mon cœur plus que jamais doute et crie ; il n'est heure
Qui n'y laisse en fuyant quelque remords, hélas !
Mais le plus noir toujours, comme un enfant qui pleure,
S'endort entre tes bras.

VI

La nuit, les milliers d'yeux qu'elle ouvre sous ses voiles
M'en sont témoins ; j'en prends à témoin les étoiles
Qui, veilleuses, m'ont vu dans l'ombre travailler :

Si quelque ambition tourmente encor cette âme,
Si la Gloire l'attire encore, fleur de flamme,
Fleur volante qu'on voit sur les fonds noirs briller,

C'est pour toi, pour toi seule, amour, ô bien-aimée !
O ma joie, ô ma force, ô ma Sagesse armée,
Cher foyer de ma vie et cœur de mes amours !

Toi pour qui, des édens brisant les portes closes,
Je voudrais ravager les soleils et les roses
Et cueillir des bonheurs qui durassent toujours !

— Explique avec cela d'où vient que sur la tâche
Je laisse maintes fois s'endormir ma main lâche
Et que tant d'amour donne un si petit effort !

Combattant misérable à la lutte inhabile !
Certe, il faut que je sois un être bien débile
Pour qu'un baiser de toi ne me fasse plus fort !

Si je n'ai pas, — malgré les jours qui vont sans trêve,
Si je n'ai pas atteint mon rêve ni ton rêve,
Accuse ma nature, ô chère, et non pas moi !

Hélas ! tu méritais un héros. Dieu te donne
Un enfant tout au plus. Pourtant, aime et pardonne,
Et l'enfant tâchera de grandir jusqu'à toi.

VII

Oh ! que le ciel nocturne est doux
Quand des immensités dormantes
Les chastes étoiles, clémentes,
En foule descendent sur nous !

Mais si dans l'espace sans bornes
Toutes sombraient, suprême éclair,
Comme des bijoux à la mer,
Oh ! quel désert que les cieux mornes !

Ce rayon de l'azur ôté,
Que resterait-il ? Lassitude !
Les terreurs de la solitude,
L'angoisse de l'éternité !

Tel serait mon destin, chère âme,
Tel le désert de mon destin,
Si dans l'ombre et dans le lointain
Tes doux yeux éteignaient leur flamme.

VIII

Comme la vie a passé vite !
Nous nous éveillons en sursaut.....
Voilà que nous sommes en haut
Où la pente à descendre invite !

Las ! il faut descendre à présent.
Voici le soleil qui se couche
Et son rouge baiser nous touche
Plus long, plus tiède en finissant.

Si la vie a volé si prompte,
C'est que nous nous sommes aimés.
Nous avons, soulevés, charmés,
Gravi le chemin blanc qui monte.

Et tous deux nous tenant la main,
Ne voyant que nous de la terre,
Nous n'avons pas pu, douce chère,
Compter les arbres du chemin.

IX

La profonde nuit nous entoure, ainsi
Que le grand silence et le vide, où tinte
Le tac de l'horloge, amer au souci !

Tout dort, notre amour, chaste et hors d'atteinte.
Et le pur foyer qui rend chaud ton cœur,
Et la maison chère, et la lampe éteinte.

Toi-même en mes bras, la douce rigueur
Du sommeil t'a prise, et tu te reposes,
Et de ton sein passe en moi la langueur...

Je songe et bénis tes paupières closes,
Ton sein et ton cœur. Je songe et bénis.
Qu'ai-je à désirer maintenant des choses ?

Où serons-nous mieux ? Dans quels autres nids ?
Nous avons goûté la vie et la joie ;
Et nous dormons là, pour jamais unis.

Que sans fin la nuit sur nous se déploie !
Que l'heure dernière au timbre ait tinté !
Que notre âme au grand silence se noie...

Nous n'attendons plus que l'éternité.

1885.

X

J'ai rêvé cette nuit, tu sais, ma bien-aimée,
Quel éternel rêveur la lune a fait de moi
Et combien de ma vie est dans cette fumée !

J'ai rêvé qu'en forçant la très vieille paroi
D'une armoire où dormaient maintes histoires closes,
Nous y découvrions, tout à coup pris d'émoi,

Un bouquet dans un vase, un bouquet tout de roses.
Et bien que là depuis bien des retours d'avril
Les douces fleurs semblaient du matin même écloses;

Et l'arome en sortait, naissant, profond, subtil,
Tant qu'à le respirer tu demeurais charmée...
Ce fut là tout le rêve — à coup sûr puéril ! —

Mais j'en gardai le jour l'âme toute embaumée,
Comme est avril, mêlé de lumière et de pleurs ;
Et, songeant à cela, j'ai dit, ma bien-aimée :

« Ces fleurs qui n'ont connu poussières ni pâleurs,
Et que n'ont pu flétrir usure ni morsure,
Ces fleurs que l'ombre aima, ces fleurs à jamais fleurs,

« C'est notre amour. C'est lui. Plus vivace à mesure
Que la vie a passé ! Toujours lui, comme au temps
Où nous l'avons juré : la parole était sûre.

« La jeunesse a quitté nos rameaux palpitants ;
Et les roses pourtant nous sont toujours restées
Et l'âge n'y joignit qu'un peu de lilas blancs.

« Oh ! que de pas gravis, chère, et de croix portées !
Mais toujours leur parfum nous refit triomphants
Et fiers de nous après les sévères montées.

« Il respire dans les baisers de nos enfants.
Écoute : Il est en nous une sainte chapelle
Où nous mettons nos morts près de nos doux vivants.

« Là sont les souvenirs, oiseaux bleus qu'on rappelle,
Là les reliques, là le trésor des adieux !
C'est là que veille aussi la fleur toujours nouvelle.

« Et tant que durera la chapelle et ses dieux,
Le parfum l'emplira, chaste et puissant dictame ;
Et quand les murs seront tombés au vent des cieux

« Dessus croîtra la rose; et plus tard, homme ou femme
Si quelqu'un, dans mille ans encor, vient quelque jour
Remuer notre cendre, ô ma chère, ô mon âme,

« La cendre exhalera le parfum de l'amour. »

25 janvier 1893.

DERNIÈRES POÉSIES

(1892-1893)

INVOCATION AU SOMMEIL

O doux sommeil ! ô bain céleste
Où s'étend l'homme, descendu
Des croix du jour ! ô Léthé ! reste
Béni du paradis perdu !

Je t'invoque, Dieu juste ! Touche
Mes paupières ! Fais-moi rentrer
Dans la nuit mère, et que ma couche
Close ces yeux las de pleurer.

Vois, bien que tout saignant de plaies
Et d'angoisses plus frémissant
Qu'un oisillon pris dans les haies,
Je t'apporte un cœur innocent.

Je n'ai point de mauvaise tache
Et le fiel ne m'est pas connu ;
Si je demande qu'on me cache,
Pauvre ver, c'est que suis nu.

O seul Dieu de pitié ! fais trêve
Au mal dont rien ne me défend !
Que je repose ! Et si je rêve,
Donne-moi des rêves d'enfant !

DEUX RONDES

I

MADAME LA DUCHESSE

Madame la duchesse,
Allons au bois joli.
L'églantier de tendresse
Y est d'hier fleuri.

— Y songez-vous, de grâce ?
Étroit est le sentier.
Mes paniers sont trop larges,
Ils n'y pourraient passer.

— Quittez vos paniers larges,
Prenez cotillon court.
Madame la duchesse,
Allons au bois d'amour.

— Y songez-vous, de grâce ?
Touffue est la feuillée.
J'ai mon chapeau à plumes,
J'y serais décoiffée.

Laissez chapeau à plumes,
Mettez cheveux au vent.
Madame la duchesse,
Allons au bois charmant.

— Y songez-vous, de grâce ?
Glissant est le rocher.
J'ai mes patins d'agate,
Je m'y tordrais le pied.

— Si vos patins vous blessent,
Pieds nus vous marcherez.
Madame la duchesse,
Allons aux bois dorés.

— Y songez-vous, de grâce ?
Ainsi me dépouiller!
On m'y croirait bergère
Je n'y veux mie aller.

— Si vous n'y allez mie,
Quittez-vous-en de moi,
Et je prendrai pour mie
Une bergère au bois !

II

REVERDIE

J'ai levé le rideau,
J'ai réveillé ma mie.
— Que faites-vous ? C'est le temps nouveau,
Et la fleur épanie.

Tendez les mains, je donne des roses ;
Tendez, tendez les mains.

Si c'est le joli temps,
Éveille aussi les belles.
Éveille, éveille aussi les galants,
Qu'ils aillent avec elles.

Tendez les mains, je donne des roses ;
Tendez, tendez les mains.

Qui d'aimer a pâli
Fasse sa confidence.
Qui a pâli vienne au bois joli
Et se joigne à la danse.

Tendez les mains, je donne des roses ;
Tendez, tendez les mains.

Dessous le rideau blanc
Laissons-nous Marguerite ?
Elle n'a pas encor de galant,
Car elle est trop petite.

Tendez les mains, je donne des roses ;
Tendez, tendez les mains.

Et pourquoi la laisser?
C'est le temps qu'elle apprenne.
Nous la mettrons au milieu chanter.
Elle y sera la reine.

Tendez les mains, je donne des roses
Tendez, tendez les mains.

TROIS CHANSONS

I

Si l'astre au ciel rose là-bas
Monte ou descend, je ne sais pas.
La rosée étincelle et tremble.
Cet astre en cet étrange azur,
Tu le dis la lune, ce semble ;
Mais ce n'est pas sûr.

Tu viens d'où la mer chante encor
Sous les arbres verts chargés d'or,
— Dis-tu — d'où la mer bleue est grande

Et mène au paradis futur,
Et ton vrai nom est Yolande.
Mais ce n'est pas sûr.

Sous l'astre indécis de là-bas
Tu glisses sans ombre à mon bras,
Et tes yeux sont d'aigue-marine
Qui luisent en cet air obscur ;
— Ou peut-être d'aventurine... —
Mais ce n'est pas sûr.

Comme en ces portraits qui s'en vont
Ton sourire me suit, profond,
A cause, — ayant âme de reine ! —
Que tu vois mon chemin si dur
Et tendresse as de tant de peine...
Mais ce n'est pas sûr.

Ainsi que la feuille en suspens
Aux paroles que tu répands

Mon cœur tourbillonne et se noie !
Je perds souffle en ce ciel si pur...
Et, je pense, par trop de joie ?
Mais ce n'est pas sûr.

II

Ma belle m'a dit : J'aime tes larmes !
Je veux que tu sois mon joaillier.
Pour aux autres faire aimer mes charmes,
Je veux un collier,

Pour aux autres faire aimer mes charmes,
Je veux un collier fait de tes larmes !

*
* *

Et j'ai dans l'or fin serti ces gouttes
Et pour que la flèche et le reflet
En fussent plus chauds, j'ai mis dans toutes
Le sang qui lui plaît ;

Le sang qui lui plaît brille dans toutes,
Et j'ai dans l'or fin serti ces gouttes !

*
* *

Et sous ce collier rit et flamboie
Ma belle plus belle, — et ceux qui l'ont
En ont plus d'orgueil et plus de joie
En son lit profond...

— Et plus belle encor elle flamboie,
Et les autres ont bien plus de joie !

III

O mon âme ! ô mon souci cher !
C'est là-bas où le fleuve clair
Large comme une belle vie
Tombe à la mer qui le convie.
C'est dans l'île, au bord de la mer.

Et jusque-là j'ai pu marcher
Par le sable et par le rocher.
Le haut fleuve et la mer plénière
Tout est frisson, tout est lumière ;
Et jusque-là j'ai pu marcher.

L'île est un pré de larges fleurs.
Les cloches de mille couleurs

A la rosée éclatent toutes :
Autant de soleils que de gouttes !
L'île est un pré de larges fleurs.

La terre n'a rien d'aussi beau !
J'ai voulu te faire un faisceau
Des plus hautes tiges fleuries ;
Et j'ai dépouillé les prairies !
La terre n'a rien d'aussi beau !

Et la rosée et le parfum
En pleuraient au sauvage embrun !
Pour toi, chère, qui m'en demandes,
J'ai fait un faisceau des plus grandes...
Or voici : J'ai vu là quelqu'un.

Calme, immense, il se tenait là.
Il a tendu les mains, il a
Pris les fleurs avec un sourire ;

Il les a prises sans rien dire ;
Calme, immense, il se tenait là.

O mon souci cher et cruel !
Il les a prises, l'Immortel,
Et de lumière encor trempées,
Avec les fleurs pour toi coupées
Il s'est envolé dans le ciel.

LA SOURCE

A la fileuse ma mie.

J'étais la source ce matin
Qui chantait dans les fleurs nouvelles,
Ayant pour âme un ciel lointain
Traversé par des hirondelles...

Mais au zénith éblouissant
A lui l'amour, l'amour avide...
Et sous les iris à présent
Boue et gravier : la source est vide...

Et le soir, quand tu cesseras
De filer, seule, à ta fenêtre
S'il tombe quelques gouttes, las !
C'est moi qui reviendrai peut-être...

C'est un pays étrange où le soleil est rouge.
L'homme, jeune et royal, a des instincts de bouge.

Et la terre et la mer s'émeuvent à ses cris.
Parfois il est leur maître et maître des esprits.

Quand la lune bleuit les jardins qui reposent,
Des musiques, dans l'air invisibles, éclosent.

Et le pas en touchant la terre éveille un chant
Comme le doigt distrait sur le clavier marchant.

On entend le lion rugir au loin ; et l'âne
Que caresse une fée, en s'endormant recane.

Le paysage immense a l'air d'être aperçu
A travers l'eau marine, et de rêve tissu.

Et j'ai prié la source et l'oiseau de me dire
Quelle est cette contrée ; ils ont chanté : Shakspeare.

Tu n'avais pas d'esprit, ma belle.
Tu fredonnais tout de travers
La romance sempiternelle,
Et ne comprenais pas mes vers.

Tu n'étais pas belle, ma chère !
Tu n'avais pas d'autre secret
Que tes seize ans, fleur passagère
Dont le parfum seul m'enivrait.

Étais-tu bonne ? Je l'ignore.
Peut-être... Oui... Ce que je sai,
C'est qu'en moi quelque chose encore
Saigne où ta main blanche a passé.

O magicienne sans charmes!
Qui donc m'expliquera pourquoi
Mes yeux trouvent encor des larmes
La nuit, lorsque je rêve à toi?

A MA MÈRE MORTE

O mère, dans la nuit tu t'en es donc allée !
Mais je te sens encor — sans doute tu nous vois,
Tu n'as pu t'en aller si loin que notre voix
Ne t'arrive toujours, amère et désolée.

Tout petit, dans la banne auprès du lit roulée
Tu me bordais, m'ayant endormi ; puis tes doigts
Ressaisissaient la tâche et tes yeux maintes fois
Se fermaient sur la laine encore non filée...

Mais t'éveillant rapide au premier cri poussé,
Et me fermant la bouche avec ton sein pressé,
Tu m'épanchais le sucre et le lait de la vie.

N'entends-tu pas le cri que je jette plus fort ?
Viens, et tends la mamelle ; apaise mon envie,
Et verse-moi le sucre et le lait de la mort.

MIRACLE

Ah ! qu'au loin, sous l'air obscurci
Sourdement sanglotait la terre
Et que, stérile et solitaire,
Saignait mon sentier ! Mais voici :

Presque sans remuer la lèvre
Tu m'as dit ce mot en passant ;
Et l'air chante, et le chemin sent
Le chèvrefeuille et le genièvre !

J'entends la langue des oiseaux,
J'entends le sourire des femmes,
Et les arbres m'ouvrent leur âme
Pleine du secret des tombeaux.

Comme un pré de lumière, vaste,
Heureuse et superbe, la Nuit
A force d'étoiles me luit
Plus blanche que l'aube, et plus chaste.

O silencieuse aux yeux verts,
Comment ne te croire pas fée
Ou Diane dans la nymphée
Puisque, pour guérir l'univers,

Pour calmer l'éternelle fièvre
Qui le consumait, gémissant,
Ce mot te suffit en passant
Presque sans remuer la lèvre ?

LE SILENCE

(CANEVAS)

La nuit. Les champs, les bois, les collines au loin, tout se masse dans l'ombre ; tout fait silence ; les toits s'ébauchent et se taisent. Pas une fumée. Pas un aboiement. Pas un chant d'oiseau. Pas un cri d'insecte. Pas un murmure de feuille. Le seul mouvement qu'on voie, c'est le tremblement religieux des astres dans l'infini : il semble, les yeux persuadent aux oreilles que c'est du bruit, comme le pétillement des étincelles sur la cendre... Et l'on n'entend rien autre chose.

Ainsi du plus profond de l'immensité révélée descend le silence solennel, et le calme sort de la perpétuité des choses.

Je m'arrête, honteux de troubler cette paix... Et je sens se détacher de moi tout ce qui me trouble... Qu'est-ce que tous nos bruits auprès de ce silence ? Que peut contre cette pérennité notre folle violence? A quoi bon le remuement imperceptible de nos pensées ? Où peut monter mon aile infirme ? Que sais-je ?

— Tombez, tombez de moi, rêves, volontés, désirs ! Et que je sente me pénétrer l'apaisement des morts.

Fontainebleau, août 1893.

TABLE DES MATIÈRES

Biographie de Paul Delair, par M. Sully-Prudhomme, de l'Académie française . . . . . .

Livre premier. — PAYSAGES

Invocation 3
Premières brises 5
Ce qui ne vieillit pas 7
La Leçon de Pan 9
Soleils couchants d'été 13
I. La nuée encor grosse 13
II. Encore un soleil qui tombe 15
III. L'orage fuit 17
IV. La coupe 19
V. L'illusion 21
Lène 23
Feuilles tombantes 29
Baie du Mont-Saint-Michel 31
Tourmente d'hiver 33
Hiver bienvenu 35
Avril 37
A ma mère 41

I. Ma mère est paysanne 41
II. Que je baise ta tête blanche 43
Le calme 47

PREMIER INTERMÈDE

Envoi 51
Rêverie de Noël 53
Sérénade 55
Traduit de Uhland 57
En mon pays de chênes 59
L'encens de l'âme 63
Le soir 65

LIVRE SECOND. — LES ÉTAPES

Condition 71
Hésitation 73
Impuissance 75
Le Néant 77
Les étoiles 81
Aspirations 85
Retour au cœur 91
La tête 93
Aube suspendue 95
Gestation 99
Bucher 101
Au désir 103
L'atome 105
Confiance 121
Talisman 123
Affirmation 125
La conscience 127
L'esprit calme 135

SECOND INTERMÈDE

L'âme des fleurs 141

Deux sonnets traduits de Shakespeare. 143
I. Ils n'ont rien du soleil. 143
II. La clef bénie en main 145
L'envers de la sérénade. 147
Veille prolongée 149
Céliane 151
Chanson d'Italie 153
Air varié. 155
Musique d'antan 157
Interruptions. 159
Origine des roses. 161
Ramasseur d'étoiles. 165

LIVRE TROISIÈME. — L'ÉPREUVE

I. La tâche. 169
Le goût du masque. 171
A Alfred Ruffin 175
Douleur de penser 177
Le goût du néant. 181
A Marie Bashirtseff. 183
Mort de Victor Hugo. 185
II. L'âme seule 195
Chez le voisin 197
Mendiante 199
J'aime à vous voir si belle 203
Et l'un me loue. 205
Lâcheté 207
A celle qui défie. 209
Le repos du pauvre 211
La présence invisible 213
III. Bonheur 221
I. O mon refuge. 223
II. Le ciel si pur n'est pas tes yeux 226
III. O cœur limpide ! 227

IV. Au mont Valérien 229
V. Mon âme ne veut pas 233
VI. La nuit, les milliers d'yeux 235
VII. Oh ! que le ciel nocturne 237
VIII. Comme la vie a passé vite 239
IX. La profonde nuit nous entoure, ainsi 241
X. J'ai rêvé cette nuit 243

DERNIÈRES POÉSIES (1892-1893)

Invocation au sommeil 249
Deux rondes 251
I. Madame la duchesse 251
II. Reverdie 254
Trois chansons 257
I. Si l'astre au ciel rose là-bas 257
II. Ma belle m'a dit : J'aime tes larmes ! 260
III. O mon âme ! O mon souci cher ! 262
La source 265
C'est un pays étrange 267
Tu n'avais pas d'esprit, ma belle 269
A ma mère morte 271
Miracle 273
Le silence (canevas) 275

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 00254274 3b

CE PQ 2217
.D7T4 1895
COC DELAIR, PAUL TESTAMENT PO
ACC# 1221509